

Fred Uhlman

chapitres 11 à 19

FIN

L'Ami retrouvé

Texte intégral
+ dossier

+ Lecture d'image par Olivier Tomasini



folioplus
classiques

du XX^e siècle

Fred Uhlman

**L'Ami
retrouvé**

**Traduit de l'anglais par
Léo Lack**

**Dossier et notes de
Marie-Sophie Doudet**

**Lecture d'image par
Olivier Tomasini**

folioplus
classiques

Marie-Sophie Doudet, agrégée de lettres modernes, est professeur à l'Institut d'études politiques d'Aix-en-Provence où elle enseigne la culture générale et l'histoire des mouvements littéraires et artistiques. Aux éditions Gallimard, elle a accompagné la lecture de L'Or de Blaise Cendrars, dans la collection « La bibliothèque Gallimard ».

Architecte et licencié de philosophie, **Olivier Tomasini** est responsable de la communication au musée de Grenoble et président de l'association « La maison de la photographie de Grenoble et de l'Isère ». À Grenoble, il a été commissaire de plusieurs expositions de photographies («William Klein, Figures parfaites, la Nouvelle Vision en France de 1925 à 1945 », «Vues d'architectures, photographies DES XIX^e et XX^e siècles »).

Couverture : August Sander, Fahnenjunker
© Die Photographische Sammlung/SK Stiftung Kultur-August Sander Archiv, Köln/Adagp, 2005.

Titre original : REUNION
© Fred Uhlman, 1971.
© Éditions Gallimard,
1978 pour la traduction française par Léo Lack,
2005 pour la lecture d'image et le dossier.

ISBN : 978-2-07-031872-9

Sommaire

L'Ami retrouvé	7
Table des chapitres	99
Dossier	
De la photographie au texte	
Analyse de <i>Fahnenjunker</i> d'August Sander (1940)	103
Le texte en perspective	
Vie littéraire : <i>Une histoire dans l'Histoire</i>	117
L'écrivain à sa table de travail : <i>Écrire pour vivre, écrire pour revivre</i>	130
Groupement de textes thématique :	
<i>Variations sur l'amitié</i>	143
Groupement de textes stylistique :	
<i>La théorie du faucon ou l'effet de chute</i>	161
Chronologie : Fred Uhlman et son temps	178
Éléments pour une fiche de lecture	188

L'Ami retrouvé

*À Paul et
Millicent Bloomfield*

II

Ma mère était trop occupée pour se tracasser à propos des nazis, des communistes et autres déplaisants personnages, et si mon père ne doutait pas d'être allemand, ma mère, si possible, en doutait moins encore. Il ne lui venait simplement pas à l'esprit qu'un être humain ayant toute sa raison pût lui contester son droit de vivre et de mourir dans ce pays. Elle venait de Nuremberg où son père, avocat, était né et elle parlait encore l'allemand avec un accent franconien (elle disait *Gäbelche*, une petite fourchette, au lieu de *Gäbele*, et *Wägelche*, une petite voiture, au lieu de *Wägele*). Une fois par semaine, elle allait avec ses amies, pour la plupart femmes de médecins, d'avocats et de banquiers, manger des gâteaux maison au chocolat et à la crème *mit Schlagsahne*¹, boire d'éternels cafés *mit Schlagsahne* et bavarder sur des affaires de famille ou de domestiques et sur les pièces de théâtre qu'elles avaient vues. Une fois par quinzaine, elles allaient à l'Opéra et, une fois par mois, au théâtre. Elle ne trouvait guère le temps de lire,

1. «Avec de la crème fouettée.»

mais venait parfois dans ma chambre, regardait mes livres avec envie, en tirait un ou deux du rayon, les époussetait et les remettait en place. Puis elle me demandait comment cela allait à l'école, à quoi je répondais toujours « très bien » d'un ton rébarbatif, et elle me quittait, emportant les chaussettes qui avaient besoin d'être reprises ou les chaussures à ressemeler. De temps à autre, d'un geste nerveux, avec hésitation, elle posait une main sur mon épaule, mais elle le faisait de plus en plus rarement, percevant ma résistance aux démonstrations, même aussi anodines que celle-ci. Ce n'est que lorsque j'étais malade que je trouvais sa compagnie acceptable et m'abandonnais avec gratitude à sa tendresse réprimée.

Je crois que, du point de vue physique, mes parents étaient de très bons spécimens. Mon père, avec son front haut, ses cheveux gris et sa moustache courte, avait un air de distinction et l'aspect si peu «juif» qu'un jour, dans un train, un S.A.¹ l'invita à adhérer au parti nazi. Et moi-même, son fils, je ne pouvais m'empêcher de voir que ma mère — qui n'a jamais été très coquette — était belle. Je n'ai jamais oublié le jour — j'avais alors six ou sept ans — où elle entra dans ma chambre pour m'embrasser et me dire bonsoir. Elle était habillée pour un bal et je la regardai fixement comme si elle eût été une étrangère. Je m'accrochai à son bras, refusant de la laisser partir, et me mis à pleurer, ce qui la bouleversa. Eût-elle pu alors se rendre compte que je n'étais ni malheureux ni malade, mais que dans mon émotion je venais de la voir objectivement, pour la première fois de ma vie, comme une créature séduisante avec une personnalité bien à elle ?

1. Sections d'assaut. Les S.A. sont une formation paramilitaire créée par Hitler en 1921 qui a participé à son avènement au pouvoir en suscitant un climat de terreur.

Lorsque Conrad entra, je le conduisis vers l'escalier avec l'intention de l'emmener directement dans ma chambre sans le présenter d'abord à ma mère. Je ne savais alors précisément pourquoi j'agissais ainsi, mais il m'est plus facile aujourd'hui de me rendre compte que j'essayais de l'introduire furtivement. J'avais en quelque sorte l'impression qu'il m'appartenait, et à moi seul, et que je ne voulais le partager avec personne. Et probablement — j'en rougis encore — j'avais le sentiment que mes parents n'étaient pas assez reluisants pour lui. Je n'avais jamais eu honte d'eux; en réalité, j'en avais toujours été plutôt fier, et j'étais maintenant horrifié de découvrir qu'à cause de Conrad, je me comportais comme un sale petit snob. Pendant une seconde, je le détestai presque, parce que je prenais conscience qu'il en était le responsable. C'était sa présence qui me faisait éprouver ce sentiment et, si je méprisais mes parents, je me méprisais encore plus. Mais comme j'atteignais l'escalier, ma mère, qui devait avoir entendu mon pas, m'appela. Il n'y avait pas d'échappatoire. Il me fallut le présenter.

Je l'emmenai dans notre salle de séjour ornée d'un tapis de Perse, avec ses meubles de chêne massif, ses assiettes bleues en porcelaine de Meissen et ses verres à vin rouges et bleus à longue tige disposés sur un dressoir. Ma mère était assise dans le «jardin d'hiver» sous un gommier, en train de reprendre des chaussettes, et elle ne parut pas surprise le moins du monde de nous voir, mon ami et moi. Lorsque je dis « Mère, voici Conrad von Hohenfels », elle leva un instant les yeux, sourit, et il baisa la main qu'elle lui tendait

Elle lui posa quelques questions, principalement sur le lycée, sur ses projets d'avenir, sur l'université qu'il avait l'intention de fréquenter, et lui dit qu'elle était ravie de le voir chez nous. Elle se comporta exactement comme je l'eusse souhaité et je vis tout de suite que Conrad était enchanté d'elle. Plus tard, je l'emmenai dans ma chambre et lui montrai tous mes trésors, mes livres, mes pièces de monnaie, la fibule romaine et la tuile romaine portant l'inscription LEG XI.

Tout à coup, j'entendis le pas de mon père et il entra dans ma chambre, chose qu'il n'avait jamais faite depuis des mois. Avant que je n'eusse le temps de les présenter, mon père fit claquer ses talons, se tint tout raide — presque au garde-à-vous —, allongea le bras droit et dit : « Gestatten¹ Doktor Schwarz.» Conrad serra la main de mon père, s'inclina légèrement, mais ne dit mot. «Je suis très honoré, Herr Graf², dit mon père, de recevoir sous mon toit le descendant d'une si illustre famille. Je n'ai jamais eu le plaisir de faire la connaissance de votre père, mais j'ai connu nombre de ses amis, en particulier le baron von Klumpf, qui commandait le

deuxième escadron du premier régiment de uhlans, Ritter von Trompeda, qui servait dans les hussards, et Putzi von Grimmelshausen, connu sous le nom de « Bautz ». Herr votre père vous a sûrement parlé de « Bautz », un ami intime du Kronprinz ? Un jour, me raconta Bautz, Son Altesse Impériale,

1. « Permettez » en allemand.
2. « Monsieur le Comte ».

dont le quartier général était alors à Charleroi, l'appela et lui dit : « Bautz, mon cher ami, j'ai un grand service à vous demander. Vous savez que Gretel, mon chimpanzé femelle, est encore vierge et a terriblement besoin d'un mari. Je voudrais arranger un mariage où j'inviterais mon état-major. Prenez votre voiture, faites le tour de l'Allemagne et trouvez-moi un beau mâle bien portant »»

« Bautz fit claquer ses talons, se mit au garde-à-vous, salua et dit : « Jawohl, Votre Altesse ». Il sortit, sauta dans la Daimler¹ du Kronprinz et alla de zoo en zoo. Il revint une quinzaine plus tard avec un énorme chimpanzé nommé George V. Il y eut des noces fabuleuses, tout le monde se soûla au champagne et Bautz reçut la *Ritterkreuz*² avec feuilles de chêne. Il y a une autre histoire que je dois vous raconter. Un jour, Bautz était assis à côté d'un certain Hauptmann Brandt qui, dans le civil, était agent d'assurances, mais essayait toujours de se montrer plus royaliste que le roi*, quand, tout à coup...» et mon père continua ainsi jusqu'à ce qu'il se rappelât enfin que des clients l'attendaient dans son cabinet de

consultation. Il fit une fois de plus claquer ses talons. «J'espère, Herr Graf, dit-il, qu'à l'avenir cette maison sera votre second foyer. Veuillez présenter mes compliments à Herr votre père.» Et, rayonnant de plaisir et de fierté, me faisant un signe de tête pour me montrer combien il était content de moi, il quitta ma chambre.

* En français dans le texte. (N.d.T.)

1. Marque de voitures allemandes.

2. Croix de chevalier.

Je m'assis, scandalisé, horrifié, misérable. Pourquoi avait-il agi ainsi ? Je ne l'avais jamais vu se conduire d'aussi indigne façon. Je ne l'avais jamais entendu parler de Trompeda et de l'exécrable Bautz. Et l'affreuse histoire du chimpanzé ! Avait-il inventé cela pour impressionner Conrad, tout comme j'avais essayé — mais de façon plus subtile — de l'impressionner ? Était-il, comme moi, victime du mythe Hohenfels ? Et comme il avait fait claquer ses talons ! Pour le bénéfice d'un écolier !

Pour la seconde fois en moins d'une heure, je haïssais presque mon ami qui, innocemment par sa seule présence, avait transformé mon père en une caricature de lui-même. J'avais toujours respecté mon père. Il me semblait avoir beaucoup de qualités qui me manquaient, telles que le courage et la clarté d'esprit; il se faisait facilement des amis et accomplissait sa tâche scrupuleusement et sans se ménager. Il était, il est vrai, réservé avec moi et ne savait comment me témoigner son affection, mais je savais qu'elle existait, et même qu'il était fier de moi. Et voici qu'il avait détruit cette image et que j'avais des raisons d'être honteux de lui. Comme il avait

paru ridicule, pompeux, servile ! Lui, cet homme que Conrad eût dû respecter ! Cette image de lui, faisant claquer ses talons, saluant, « Gestatten Herr Graf», cette horrible scène éclipsaient à jamais le père-héros du passé. Il ne serait plus jamais pour moi le même homme. Jamais plus je ne serais capable de le regarder dans les yeux sans me sentir honteux et peiné, et honteux de ma honte.

Je tremblais violemment et pouvais à peine retenir

mes larmes. Je n'avais qu'un seul désir, ne plus jamais revoir Conrad. Mais lui, qui devait avoir compris ce qui se passait en moi, paraissait occupé à regarder mes livres. S'il ne l'avait fait, si, à ce moment, il m'avait parlé, si, pis encore, il avait tenté de me consoler, de me toucher, je l'aurais frappé. Il avait insulté mon père et m'avait exposé comme un snob qui méritait cette humiliation. Mais il fit instinctivement ce qu'il fallait faire. Il me donna le temps de me reprendre et lorsque au bout de cinq minutes il se retourna et me sourit, je pus lui rendre son sourire à travers mes larmes.

Il revint deux jours plus tard. Sans qu'on l'en priât, il accrocha son manteau dans le vestibule et — comme s'il l'avait fait toute sa vie — alla tout droit dans la salle de séjour à la recherche de ma mère. Elle l'accueillit de la même façon, cordiale et rassurante, levant à peine les yeux de son travail, exactement comme la première fois et comme s'il n'était qu'un autre fils. Elle nous donna du café et des « Streusselkuchen¹ » et, dès lors, il se présenta régulièrement trois ou quatre fois par semaine. Il était détendu et heureux d'être avec nous et seule la

crainte que mon père ne nous racontât d'autres histoires de « Bautz » gâtait mon plaisir. Mais mon père aussi était plus détendu, il s'habitua de plus en plus à la présence de Conrad et abandonna finalement le « Herr Graf » pour l'appeler par son prénom.

13

Puisque Conrad était venu chez moi, je m'attendais à ce qu'il me demandât d'aller chez lui, mais les jours et les semaines passaient sans invitation. Nous nous arrêtions toujours devant la grille surmontée de deux griffons portant l'écusson des Hohenfels jusqu'à ce qu'il me dît au revoir. Il ouvrait alors la lourde porte pour remonter l'allée bordée d'odorants lauriers-roses qui menait au portique et à l'entrée principale. Il frappait légèrement à la massive porte noire, qui glissait silencieusement sur ses gonds, et Conrad disparaissait comme pour toujours. De temps à autre, j'attendais une minute ou deux, regardant fixement à travers les barreaux de fer, espérant que, par miracle, la porte s'ouvrirait de nouveau et qu'il reparaitrait pour me faire signe d'entrer. Mais cela n'arrivait jamais et la porte était aussi menaçante que les deux griffons¹ qui, cruels et impitoyables, abaissaient sur moi leur regard, leurs griffes aiguës et leur langue délitée

¹. Animal légendaire avec un corps de lion, une tête et des ailes d'aigle, des oreilles de cheval et une crête en nageoire de poisson.

en forme de faucille prêtes à m'arracher le cœur. Chaque jour, je subissais la même torture de la séparation et de l'exclusion ; chaque jour, cette demeure, qui détenait la clé de notre amitié, croissait en importance et en mystère. Mon imagination l'emplissait de trésors : bannières d'ennemis défaits, épées de croisés, armures, lampes ayant jadis brûlé à Ispahan et à Téhéran, brocarts¹ de Samarkand et de Byzance. Mais les barrières qui me séparaient de Conrad semblaient dressées à jamais. Je ne pouvais le comprendre. Il était impossible que lui, si soucieux de ne pas faire de peine, si prévenant, toujours prêt à faire la part de mon impétuosité, de mon agressivité quand il n'était pas d'accord avec ma « Weltanschauung² », eût oublié de m'inviter. C'est ainsi que, trop fier pour l'interroger là-dessus, je devenais de plus en plus tourmenté, soupçonneux et obsédé par le désir de pénétrer dans la forteresse des Hohenfels.

Un jour, comme je m'en allais, il se retourna de façon inattendue : « Entre donc, tu n'as pas vu ma chambre », dit-il. Avant qu'il me fût possible de répondre, il poussa la grille de fer, les deux griffons reculèrent, encore menaçants, mais pour le

moment impuissants et battant en vain de leurs ailes de prédateurs.

J'étais terrifié, pris ainsi à l'improviste. L'accomplissement de mes rêves se produisait si soudainement que, pour un instant, j'eus envie de m'enfuir. Comment

1. Tissu de soie brodé d'or et d'argent.
2. Terme de philosophie correspondant à « conception » ou vision du monde ».

pourrais-je me tenir devant ses parents avec mes souliers non cirés et un col d'une propreté douteuse ? Comment pourrais-je affronter sa mère, que j'avais un jour vue de loin, silhouette noire se détachant sur les magnolias roses ? Elle n'avait pas la peau blanche comme celle de ma mère, mais un teint olivâtre, des yeux en amande, et, de la main droite, elle faisait tourner une ombrelle blanche comme un soleil. Mais je ne pouvais maintenant que le suivre en tremblant. Exactement comme j'avais vu la chose arriver auparavant, et en réalité et dans mes rêves, il leva la main droite et frappa doucement à la porte, qui, obéissant à son ordre, s'ouvrit sans bruit pour nous laisser entrer.

Pendant un certain temps, nous parûmes nous trouver dans une obscurité complète. Puis, mes yeux s'y accoutumant peu à peu, je distinguai un vaste hall d'entrée dont les murs étaient couverts de trophées de chasse : d'énormes andouillers¹, la tête d'un bison d'Europe, les défenses blanc ivoire d'un éléphant dont un pied, monté sur argent, servait de porte-parapluie. Je me débarrassai de mon manteau et laissai

mon cartable sur une chaise. Un domestique entra et s'inclina devant Conrad. «*Der Kaffee ist serviert, Herr Grar²*», dit-il. Conrad fit un signe de tête et, me montrant le chemin, monta l'escalier de chêne foncé jusqu'au premier étage, où j'entrevis des portes closes et des murs aux lambris de chêne ornés de tableaux : une

1. Ramifications des bois du cerf.
2. « Le café est servi, Monsieur le Comte. »

chasse à l'ours, un combat de cerfs, un portrait du feu roi et une vue d'un château qui avait l'air d'un mélange de châteaux Hohenzollern et Neuschwanstein. De là, nous gagnâmes le deuxième étage et longeâmes un couloir où il y avait d'autres peintures : « Luther devant Charles Quint¹ », « Les croisés entrant à Jérusalem » et « Barberousse endormi dans la montagne de Kyffhäuser, avec sa barbe poussant à travers une table de marbre ». Par une porte ouverte, j'entrevis une chambre à coucher, qui devait être celle d'une femme, avec une coiffeuse couverte de petits flacons de parfum et de brosses à monture d'écaïlle serties d'argent. Il y avait des photographies dans des cadres d'argent, surtout des officiers, et l'une d'elles ressemblait presque à Adolf Hitler, ce qui me stupéfia. Mais je n'avais pas le temps de l'examiner plus avant et, de toute façon, j'étais sûr de me tromper : qu'eût fait une photographie de Hitler dans la chambre d'une Hohenfels ?

Conrad s'arrêta enfin et nous entrâmes dans sa chambre, assez semblable à la mienne, mais plus grande, et d'où la vue était belle : elle donnait sur un jardin bien entretenu avec une

fontaine, un petit temple dorique et la statue d'une déesse recouverte de lichen jaune. Mais Conrad ne me laissa pas le loisir de contempler le paysage. Il se précipita vers un placard et, avec un empressement qui me montrait à quel point il avait attendu cette occasion, ses yeux

1. En 1521, Luther est convoqué par l'empereur et sommé de se rétracter. Il refuse : ses écrits sont alors brûlés et il est mis au ban de l'Empire.

brillant dans l'attente de mon envie et de mon émerveillement, il déploya ses trésors. De leur couche d'ouate, il tira ses pièces grecques : un Pégase de Corinthe, un Minotaure de Cnossos, des pièces de Lampsaque, d'Agrigente, de Ségeste et de Sélinonte. Mais ce n'était pas tout. D'autres trésors suivirent, plus précieux qu'aucun des miens : une déesse de Gela¹, en Sicile, un petit flacon de Chypre, de la couleur et de la forme d'une orange, orné de dessins géométriques, un tanagra² qui représentait une jeune fille vêtue d'un chiton³ et coiffée d'un chapeau de paille, une coupe de verre syrienne, irisée comme une opale et prismatique comme une pierre de lune, un vase romain d'une laiteuse couleur de jade vert pâle et une statuette d'Hercule en bronze. Il était touchant de voir sa joie à pouvoir me montrer sa collection et à observer mon étonnement et mon admiration.

Le temps passa avec une incroyable rapidité et quand, deux heures plus tard, je le quittai, non seulement ne regrettais-je pas de n'avoir pas vu ses parents, mais il ne me vint même pas à l'idée qu'ils eussent pu être absents.

1. Port d'Italie où se trouvent d'importants vestiges grecs
2. Fine figurine en terre cuite qu'on trouve dans un village de Grèce du même nom, célèbre pour ses poteries datant du Hie siècle av. J.-C.
3. Tunique en lin plissé.

Près de quinze jours plus tard, il m'invita de nouveau. Ce fut la même agréable routine : bavardage, examen des collections, comparaisons, admiration. De nouveau, ses parents semblaient être absents, ce qui ne m'importait guère, car je redoutais un peu de les rencontrer, mais lorsque cela se reproduisit une quatrième fois, je commençai à soupçonner que ce n'était pas une coïncidence et à craindre qu'il ne m'invitât que lorsque ses parents n'étaient pas là. Bien que je me sentisse un peu offensé, je n'osais l'interroger là-dessus.

Puis je me rappelai un jour la photographie de l'homme qui ressemblait à Hitler, mais, tout aussitôt, j'eus honte d'avoir pu soupçonner un seul instant les parents de mon ami d'avoir le moindre rapport avec un tel homme.

15

Mais vint un jour où le doute ne fut plus permis.

Ma mère m'avait pris un billet pour une représentation de *Fidelio*, dirigée par Furtwängler¹, et j'étais assis dans un fauteuil d'orchestre, attendant le lever du rideau. Les violons commencèrent à s'accorder, puis à jouer en sourdine, et une foule élégante emplit la salle de l'Opéra, l'un des plus beaux d'Europe. Le Président de la République en personne nous honorait de sa présence.

Mais peu de gens le regardaient. Tous les yeux se tournaient vers la porte, près du premier rang des fauteuils d'orchestre, par laquelle, lentement et majestueusement, les Hohenfels faisaient leur entrée. Avec un mouvement de surprise et quelque difficulté, je reconnus mon ami, un étrange et élégant jeune homme en smoking. Il était suivi de la comtesse, en robe noire avec un étincelant diadème, un collier et

1. Célèbre chef d'orchestre allemand mort en 1954 et qui dirigea l'orchestre philharmonique de Berlin à partir de 1922 et sous le III^e Reich. Il fut inquiété à la fin de la guerre mais une enquête prouva que, loin de collaborer avec les nazis, il avait sauvé ou aidé beaucoup de musiciens juifs pendant cette période.

des boucles d'oreilles, le tout fait de diamants qui projetaient une lumière bleuâtre sur sa peau mate. Puis venait le comte, que je voyais maintenant pour la première fois; il avait une moustache et des cheveux gris et une étoile incrustée de diamants brillait sur sa poitrine. Ils se dressaient là, unis, supérieurs, escomptant que les assistants les contemperaient bouche bée, hommage que leur conféraient neuf siècles d'histoire. Ils se décidèrent enfin à gagner leur place. Le comte ouvrait la marche et la comtesse le suivait, la lueur irisée que jetaient ses diamants dansant autour de sa jolie tête. Puis venait Conrad qui, avant de s'asseoir, jeta sur l'auditoire un regard circulaire, s'inclinant lorsqu'il reconnaissait quelqu'un, aussi sûr de lui que son père. Tout à coup, il m'aperçut, mais sans me donner le moindre signe de reconnaissance ; puis son regard erra autour des fauteuils d'orchestre, se leva vers les balcons et se rabaissa. Il m'a vu, assurément, me dis-je, car j'étais convaincu que ses yeux en rencontrant les miens avaient enregistré ma présence. Puis le rideau se leva et les Hohenfels, ainsi que nous autres, quantité négligeable, restâmes plongés

dans l'obscurité jusqu'au premier entracte.

Dès que le rideau tomba et sans attendre que les applaudissements se fussent éteints, je me rendis au foyer, une vaste salle ornée de colonnes de marbre corinthiennes, de lustres de cristal, de glaces aux cadres dorés, de tapis rouge cyclamen et tendue de papier peint couleur de miel. Là, appuyé contre l'une des colonnes et m'efforçant d'avoir l'air hautain et dédaigneux, j'attendis l'apparition des Hohenfels. Mais quand je les vis enfin, j'eus envie de m'enfuir. Ne

vaudrait-il pas mieux écarter la pointe de la dague qui, je le savais par l'atavique intuition d'un enfant juif, me serait, dans quelques minutes, plongée dans le cœur ? Pourquoi ne pas éviter la souffrance ? Pourquoi risquer de perdre un ami ? Pourquoi demander des preuves au lieu de laisser s'endormir le soupçon ? Mais je n'eus pas la force de fuir, de sorte que, me raidissant contre la douleur, appuyé contre la colonne, je me préparai à l'exécution.

Lentement et majestueusement, les Hohenfels se rapprochèrent. Ils marchaient côte à côte, la comtesse au milieu, faisant des signes de tête à des connaissances en agitant une main couverte de bagues avec un léger mouvement d'éventail, les lueurs que jetaient son collier et son diadème l'aspergeant de perles lumineuses pareilles à des gouttes d'eau cristallines. Le comte inclina légèrement la tête à l'adresse de diverses personnes et du Président de la République, qui répondit par un profond salut. La foule leur faisait place et leur procession royale poursuivait son chemin sans obstacle, superbe et impressionnante.

Ils avaient encore une dizaine de mètres à faire avant d'arriver jusqu'à moi, qui voulais connaître la vérité. Aucune échappatoire n'était possible. Cinq mètres nous séparaient, puis quatre. Il me vit soudain, sourit, toucha de la main droite le revers de son smoking comme s'il voulait en faire tomber un grain de poussière, et ils me dépassèrent. Ils continuèrent à avancer avec solennité comme s'ils suivaient l'invisible sarcophage de porphyre de l'un des Princes de la Terre, au rythme de quelque inaudible marche funèbre, sans cesser de sourire et de lever la main

comme s'ils voulaient bénir la foule. Lorsqu'ils atteignirent l'extrémité du foyer, je les perdis de vue, mais quelques minutes plus tard, le comte et la comtesse revinrent... sans Conrad. Passant et repassant, ils acceptaient l'hommage des spectateurs.

Quand la sonnette retentit pour le deuxième acte, j'abandonnai mon poste, rentrai chez moi, et, sans être vu de mes parents, allai tout droit me coucher.

Cette nuit-là, je dormis mal. Je rêvai que deux lions et une lionne m'attaquaient et je dus crier car je m'éveillai pour voir mes parents penchés au-dessus de mon lit. Mon père prit ma température, mais ne me trouva rien d'anormal et, le lendemain matin, j'allai au lycée comme à l'ordinaire, bien que je me sentisse aussi affaibli que si je relevais d'une longue maladie. Conrad n'était pas arrivé. Je gagnai directement ma place, et, faisant semblant de corriger un devoir du soir, je ne levai pas les yeux quand il entra. Il alla, lui aussi, directement à sa place et se mit à disposer ses livres et ses crayons sans me regarder. Mais dès que la cloche eut annoncé la fin du cours, il vint à moi,

mit ses mains sur mes épaules — ce qu'il n'avait jamais fait auparavant — et me posa quelques questions, mais non celle qu'il eût fallu poser : si j'avais aimé *Fidelio*. Je lui répondis aussi naturellement que possible et, à la fin de la classe, il m'attendit et nous rentrâmes ensemble comme si rien n'était survenu. Pendant une demi-heure, je continuai à feindre, mais je savais parfaitement qu'il savait ce qui se passait en moi, sinon il n'eût pas écarté le sujet qui avait pour tous deux la plus grande importance : la soirée de la veille. Puis, alors que nous étions sur le point de nous

séparer et que s'ouvrait la grille, je me tournai vers lui et dis « Conrad, pourquoi as-tu fait semblant de ne pas me voir hier ? »

Il devait s'être attendu à cette question, mais elle lui causa tout de même un choc. Il rougit, puis devint très pâle. Peut-être avait-il espéré qu'après tout je ne la lui poserais pas et qu'après avoir boudé quelques jours j'oublierais ce qui était arrivé. Une chose était claire : il n'était pas préparé à être interrogé sans détour et il se mit à bredouiller quelques mots tels que « je n'ai pas fait semblant de ne pas te voir », « tu imagines des choses », « tu es hypersensible », et « je n'ai pu quitter mes parents ».

Mais je refusai de l'entendre. « Écoute, Conrad, dis-je, tu sais parfaitement bien que j'ai raison. Crois-tu que je ne me rende pas compte que tu ne m'as invité chez toi que lorsque tes parents étaient absents ? Crois-tu vraiment que j'aie imaginé des choses, hier soir ? Il me faut savoir où j'en suis. Je ne veux pas te perdre, tu le sais... J'étais seul avant ta venue et je serais plus seul encore si tu me rejetais, mais je ne puis

supporter l'idée que tu as trop honte de moi pour me présenter à tes parents. Comprends-moi. Je ne me soucie guère de relations sociales avec tes parents, sinon une fois pour cinq minutes, de façon à ne pas me sentir un intrus chez toi. D'ailleurs, je préfère être seul plutôt qu'humilié. Je vaudrais autant que tous les Hohenfels du monde. Sache que je ne permettrai à personne de m'humilier, fût-il roi, prince ou comte.»

Courageuses paroles, mais j'étais maintenant au bord des larmes et n'eus guère pu poursuivre si

Conrad ne m'avait interrompu. « Mais je n'ai aucune envie de t'humilier. Comment le pourrais-je ? Tu es, tu le sais, mon seul ami. Et tu sais que je t'aime plus que quiconque. Tu sais que j'étais seul, moi aussi, et que si je te perdais, je perdrais l'unique ami en qui je puisse avoir confiance. Comment aurais-je pu avoir honte de toi ? Toute la classe ne connaît-elle pas notre amitié ? N'avons-nous pas voyagé ensemble tout alentour ? T'est-il jamais venu à l'idée que j'avais honte de toi ? Et tu oses insinuer une chose pareille!

- Oui, dis-je, maintenant plus calme, je te crois. Je te crois entièrement. Mais pourquoi, hier, étais-tu si différent ? Tu aurais pu me parler un instant et te montrer conscient de mon existence. Je n'attendais pas grand-chose. Juste un signe de tête, un sourire, un geste de la main, cela eût suffi. Pourquoi es-tu si différent quand tes parents sont là? Pourquoi n'ai-je pas fait leur connaissance ? Tu connais mon père et ma mère. Dis-moi la vérité. Il doit y avoir une raison pour que tu ne m'aies pas présenté à eux et la seule raison qui me vienne à l'esprit est que tu crains que tes parents ne soient réprobateurs à mon

égard.»

Il hésita un moment. « Eh bien, dit-il, *tu l'as voulu, George Dandin, tu l'as voulu*^{*1}. Tu veux la vérité, tu l'auras. Comme tu l'as vu — et comment pouvais-tu ne pas le voir — je n'ai pas osé te présenter. La raison, j'en jure par tous les dieux, n'a rien à voir avec

* En français dans le texte (N.d.T.).

1. Citation de la pièce de Molière, *George Dandin* (1668), où un riche paysan regrette d'avoir épousé la fille d'un gentilhomme car elle le méprise, lui rappelle sans cesse son origine et finit par le tromper.

le fait d'être honteux — là tu es dans l'erreur — et est beaucoup plus simple et plus désagréable. Ma mère descend d'une famille polonaise distinguée, jadis royale, et elle hait les Juifs. Pendant des centaines d'années, les Juifs n'existaient pas pour les gens de cette sorte, ils étaient plus vils que les serfs, l'excrément de la terre, des intouchables. Elle déteste les Juifs. Elle en a peur, bien qu'elle n'en ait jamais rencontré un seul. Si elle était mourante et que ton père pût la sauver, je ne suis pas certain qu'elle le ferait appeler. Elle n'admettra jamais l'idée de faire ta connaissance. Elle est jalouse de toi parce que toi, juif, tu t'es fait un ami de son fils. Elle pense que le fait qu'on me voie avec toi est une tache sur le blason des Hohenfels. De plus, elle a peur de toi. Elle croit que tu as sapé ma foi religieuse, que tu es au service de la juiverie mondiale, ce qui revient simplement à dire le bolchevisme, et que je serai la victime de tes machinations diaboliques. Ne ris pas, elle parle sérieusement. J'en ai discuté avec elle, mais elle se borne à répéter : « Mon pauvre enfant, ne vois-tu pas que tu es déjà entre leurs mains ? Tu parles déjà comme un Juif. » Et si tu

veux toute la vérité, il m'a fallu lutter pour chaque heure passée avec toi. Et le pire de tout est que je n'ai pas osé te parler hier soir parce que je ne voulais pas te blesser. Non, mon cher ami, tu n'as pas le droit de me faire des reproches, tu n'en as pas le droit, je t'assure.»

Je regardais fixement Conrad, qui, tout comme moi, était bouleversé. « Et ton père ? balbutiai-je.

- Oh, mon père ! C'est différent. Peu lui importe qui je fréquente. Pour lui, un Hohenfels sera toujours

un Hohenfels où qu'il soit et quelles que soient ses fréquentations. Si tu étais une Juive, ce serait peut-être autre chose. Il te soupçonnerait de vouloir mettre le grappin sur moi. Et il n'aimerait pas ça du tout. Bien entendu, si tu étais immensément riche, il pourrait, je dis bien il pourrait envisager la possibilité d'un mariage, mais, même alors, il détesterait blesser ma mère dans ses sentiments. Vois-tu, il est encore très amoureux d'elle.»

Jusqu'ici il avait réussi à rester calme, mais soudain, emporté par l'émotion, il me cria : « Ne me regarde pas avec ces yeux de chien battu ! Suis-je responsable de mes parents ? Y suis-je pour quelque chose ? Me blâmerais-tu parce qu'ainsi va le monde ? N'est-il pas temps pour nous deux de faire preuve de maturité, de renoncer au rêve et d'affronter la réalité ? » Après cet éclat, il s'apaisa. « Mon cher Hans, dit-il avec une grande douceur, accepte-moi tel que j'ai été créé par Dieu et par des circonstances indépendantes de ma volonté. J'ai tenté de te cacher tout cela, mais j'aurais dû comprendre que je ne pourrais te leurrer bien longtemps et avoir le courage

de t'en parler avant. Mais je suis un lâche. Je ne pouvais simplement pas supporter l'idée de te blesser. Pourtant, je ne suis pas entièrement à blâmer : tu rends vraiment très difficile à quiconque d'être à la hauteur de tes idées sur l'amitié ! Tu escomptes trop de simples mortels, mon cher Hans. Essaie donc de me comprendre et de me pardonner et continuons à être amis.»

Je lui tendis la main, n'osant le regarder en face, car nous aurions pu nous mettre à pleurer, tous deux ou l'un de nous. Nous n'avions que seize ans, après tout.

Lentement, Conrad referma la grille de fer qui devait me séparer de son monde. Il savait et je savais que je ne pourrais jamais plus franchir cette frontière et que la résidence des Hohenfels m'était fermée à jamais. Il alla lentement jusqu'à la porte, toucha légèrement un bouton et la porte s'ouvrit silencieusement et mystérieusement. Il se retourna et me fit un signe de la main, mais je m'abstins de le lui rendre. Mes mains étreignaient les barreaux de fer comme celles d'un prisonnier implorant sa délivrance. Les griffons, avec leur bec et leurs griffes comme des faucilles, abaissaient sur moi leur regard, élevant très haut et triomphalement l'écu des Hohenfels.

Il ne m'invita plus jamais chez lui et je lui sus gré d'en avoir le tact. Rien d'autre ne semblait avoir changé. Nous nous rencontrions comme auparavant, comme si rien n'était survenu, et il venait voir ma mère, mais de plus en plus rarement. Tous deux savions que les choses ne seraient jamais plus comme avant et que c'était le commencement de la fin de notre amitié et de notre enfance.

16

Et la fin ne fut pas longue à venir. La tempête, qui avait commencé à souffler de l'est, atteignit la Souabe. Sa violence s'accrut jusqu'à la force d'une tornade et ne s'apaisa que quelque douze années plus tard lorsque Stuttgart fut aux trois quarts détruit, Ulm, la ville médiévale, un amas de décombres et Heilbronn une ruine où douze mille personnes avaient péri.

Quand je retournai en classe après les vacances d'été, passées en Suisse avec mes parents, la sinistre réalité pénétra dans le Karl Alexander Gymnasium pour la première fois depuis la Première Guerre mondiale. Jusqu'alors, et pendant beaucoup plus longtemps que je ne m'en étais rendu compte à l'époque, le lycée avait été un temple des humanités dans lequel les Philistins¹ n'avaient jamais encore réussi à introduire leur technologie et leur politique. Homère et Horace, Euripide et Virgile y étaient encore plus importants que tous les inventeurs et les

1. Personnes peu cultivées, à l'esprit vulgaire. Le Philistin méprise les arts et les lettres.

maîtres provisoires du monde. Une centaine des élèves avaient été, il est vrai, tués dans la dernière guerre, mais cela était arrivé aux Spartiates aux Thermopyles et aux Romains à Cannes¹. Mourir pour la patrie avait été suivre leur exemple consacré par l'usage.

Noble est celui qui tombe au front de la bataille, combattant bravement pour son pays natal, et pitoyable est celui qui, choisissant d'être un renégat, un sans-patrie, de ses champs fertiles a pris la fuite².

Mais prendre part aux querelles politiques était une autre histoire. Comment aurait-on pu attendre de nous de suivre les événements du jour alors que nos professeurs d'histoire ne nous avaient jamais appris quoi que ce fût sur ce qui s'était passé depuis 1870 ? Comment eût-il été possible à ces pauvres diables d'englober dans les deux heures par semaine qui leur étaient octroyées les Grecs et les Romains, les empereurs du Saint Empire et les rois souabes, Frédéric le Grand, la Révolution française, Napoléon et Bismarck? Bien entendu, nous ne pouvions maintenant ignorer ce qui se

passait hors du temple. Il y avait dans toute la ville d'énormes affiches rouge sang dénonçant Versailles et s'élevant contre les Juifs ; partout

1. Il s'agit de deux défaites majeures. Les Thermopyles sont le lieu de la bataille où Léonidas tenta avec 300 hommes d'arrêter les troupes de Xerxès en 480 av. J.-C. Les Romains échouèrent à Cannes contre Hannibal en 216 av. J.-C.

2. Vers tirés de « Mourir pour la patrie », chant guerrier du VIII^e siècle av. J.-C.

des croix gammées, la faucille et le marteau défiguraient les murs et de longues processions de chômeurs défilaient dans les rues ; mais dès que nous nous retrouvions à l'intérieur, le temps s'arrêtait et la tradition reprenait ses droits.

Un nouveau professeur d'histoire, Herr Pompetzki, arriva au milieu de septembre. Il venait de quelque part entre Dantzig et Königsberg et était probablement le premier Prussien à enseigner au lycée. Son ton cassant et ses mots écourtés semblaient étranges à des oreilles habituées au lent et rustique dialecte souabe.

Il commença ainsi son cours : « Messieurs il y a histoire et histoire. Il y a celle qui est pour le moment consignée dans vos livres et l'histoire qui sera bientôt. Vous savez tout de la première, mais rien de la seconde parce que certaines puissances des ténèbres dont j'espère vous parler ont intérêt à vous la dissimuler. Pour l'instant, en tout cas, appelons-les « puissances des ténèbres », puissances qui sont partout à l'œuvre : en Amérique, en Allemagne, mais particulièrement en Russie. Ces puissances, plus ou moins habilement déguisées,

influencent notre mode de vie, sapent notre morale et notre héritage national. « Quel héritage ? » demanderez-vous. « De quoi voulez-vous parler ? » Messieurs, n'est-il pas incroyable que vous ayez à le demander ? Que vous n'ayez pas entendu parler de l'inestimable présent qui nous a été dévolu ? Laissez-moi vous dire ce qu'a signifié cet héritage au cours des trois derniers millénaires. Aux environs de l'an 1800 avant Jésus-Christ, certaines tribus aryennes, les Doriens, firent leur apparition en

Grèce. Jusqu'alors, la Grèce, pauvre région montagneuse habitée par des gens de race inférieure, sommeillait, impuissante, patrie de barbares, sans passé et sans avenir. Mais peu de temps après la venue des Aryens, la scène changea complètement et, ainsi que nous le savons tous, la Grèce s'épanouit en la civilisation la plus brillante dans l'histoire de l'humanité. Et maintenant, avançons dans le temps. Vous avez tous appris comment une ère d'obscurantisme a suivi la chute de Rome. Croyez-vous que le fait que, peu de temps après la descente en Italie des empereurs germaniques, la Renaissance ait commencé, soit un pur hasard ? Ou n'est-il pas plus que probable que c'est le sang germanique qui fertilisa les terres italiennes, stériles depuis la chute de Rome ? Est-ce une simple coïncidence si les deux plus grandes civilisations sont nées si peu de temps après la venue des Aryens ? »

Il continua ainsi pendant une heure. Il évita prudemment de nommer les « puissances des ténèbres », mais je savais, et tout le monde savait qui il entendait par là, et, dès qu'il fut sorti, éclata une violente discussion à laquelle je m'abstins de

prendre part. La plupart des garçons admirent que tout cela n'était que sottise. « Et la civilisation chinoise? » s'écria Frank. « Et les Arabes ? Et les Incas ? Cet idiot n'a-t-il jamais entendu parler de Ravenne ? »

Mais quelques élèves, surtout parmi les cancrés, dirent qu'il y avait quelque chose de plausible dans sa théorie. Comment expliquer autrement la mystérieuse ascension de la Grèce si tôt après l'arrivée des Doriens ?

Mais quoi que pussent penser les élèves de Pompetzki et de ses théories, sa venue sembla avoir changé du jour au lendemain toute l'atmosphère de la classe. Jusqu'alors, je ne m'étais jamais heurté à plus d'animosité que celle que l'on trouve généralement parmi des garçons de classes sociales et d'intérêts différents. Personne ne semblait avoir une opinion bien arrêtée à mon sujet et je n'avais jamais subi d'intolérance religieuse ou raciale. Mais lorsque j'arrivai au lycée un matin, j'entendis à travers la porte close de ma classe le bruit d'une violente discussion. « Les Juifs, entendis-je, les Juifs. » Ces mots étaient les seuls que je pusse distinguer, mais ils se répétaient en chœur et l'on ne pouvait se méprendre sur la passion avec laquelle ils étaient proférés.

J'ouvris la porte et la discussion cessa brusquement. Six ou sept garçons, debout, formaient un groupe. Ils me regardèrent fixement comme s'ils ne m'avaient jamais vu. Cinq d'entre eux gagnèrent leur place en traînant les pieds, mais deux autres, Bollacher, l'inventeur de «Castor et Pollack», qui me parlait à peine depuis un mois, et Schulz, un rustre agressif

qui pesait bien soixante-seize kilos, fils d'un pauvre pasteur de village, destiné à suivre la voie de son père, me regardèrent droit dans les yeux. Bollacher ricana — cette sorte de ricanement supérieur et stupide qu'arborent certaines personnes lorsqu'elles voient un babouin au zoo — mais Schulz, se pinçant le nez comme s'il sentait une mauvaise odeur, me dévisagea d'un air provoquant. J'hésitai un instant. Je pensais avoir une chance sur deux au moins de terrasser ce gros lourdaud, mais je ne voyais pas comment

cela pourrait arranger les choses. Une trop grande quantité de poison s'était déjà infiltrée dans l'atmosphère du lycée. J'allai donc à ma place et fis semblant de jeter un dernier coup d'œil sur mes devoirs du soir, à l'exemple de Conrad, qui se donnait un air trop occupé pour prêter attention à ce qui se passait.

Or, encouragé par mon indécision à relever le défi de Schulz, Bollacher se précipita vers moi. « Pourquoi ne retournes-tu pas en Palestine, d'où tu es venu ? » hurla-t-il. Et, tirant de sa poche un petit bout de papier imprimé, il le lécha et le colla sur mon banc, devant moi. Il y était écrit : « Les Juifs ont ruiné l'Allemagne. Citoyens, réveillez-vous ! »

- Ôte-moi ça, dis-je.

- Ôte-le toi-même, répondit-il. Mais attention, si tu le fais, je te casse la figure.

C'était le moment critique. La plupart des garçons, y compris Conrad, se levèrent pour voir ce qui allait se passer. Cette fois, j'avais trop peur pour hésiter. C'était vaincre ou mourir. De toutes mes forces, je frappai Bollacher au visage. Il chancela, puis revint vers moi. Ni l'un ni l'autre n'avions la

moindre expérience de la lutte ; dans ce combat, les règles étaient ignorées... oui, mais c'était également nazi contre juif, et je me battais pour la meilleure cause.

Le sentiment passionné qui m'animait alors eût pu ne pas suffire à me tirer de là si Bollacher, en voulant m'assener un coup que j'évitai, n'avait trébuché et ne s'était coincé entre deux pupitres au moment où Pompetzki en personne entrait dans la classe. Bollacher se mit sur pied. Me désignant du doigt tandis que

des larmes de mortification coulaient sur ses joues, il dit :

- Schwarz m'a attaqué.

Pompetzki me regarda.

- Pourquoi avez-vous attaqué Bollacher ?

- Parce qu'il m'a insulté, dis-je, tremblant de tension et de rage.

- Il vous a insulté ? Que vous a-t-il dit ? demanda Pompetzki avec douceur.

- Il m'a dit de retourner en Palestine, répondis-je.

- Oh, je vois, dit Pompetzki avec un sourire, mais ce n'est pas une insulte, mon cher Schwarz ! C'est plutôt un conseil amical. Asseyez-vous tous les deux. Si vous voulez vous battre, battez-vous dehors autant que vous voudrez. Mais souvenez-vous, Bollacher, qu'il vous faut être patient. Bientôt, tous nos problèmes seront résolus. Et maintenant, revenons à notre cours d'histoire.

Dans la soirée, quand vint l'heure de rentrer, j'attendis jusqu'à ce que tout le monde fût parti. J'avais encore un faible espoir qu'il me guetterait, me viendrait en aide, me consolerait

au moment où j'avais le plus besoin de lui. Mais, quand je sortis, la rue était aussi froide et vide qu'une plage un jour d'hiver.

Dès lors, je l'évitai. Il eût été embarrassant pour lui d'être vu avec moi et j'espérais qu'il me saurait gré de ma décision. J'étais seul désormais. Il était rare qu'on me parlât. Max-les-Biceps, qui portait maintenant une petite svastika¹ d'argent sur sa veste, ne me mettait

1. Motif de la croix gammée inspiré d'un symbole religieux d'Inde.

plus à l'épreuve. Les vieux professeurs eux-mêmes semblaient m'avoir oublié. J'en étais plutôt heureux. Le long et cruel processus du déracinement avait déjà commencé. Déjà les lumières qui m'avaient guidé allaient s'affaiblissant.

17

Un jour, au début de décembre, où j'étais rentré à la maison, fatigué, mon père m'emmena dans son cabinet de consultation. Il avait vieilli au cours des six derniers mois et semblait avoir une certaine difficulté à respirer. « Assieds-toi, Hans, j'ai à te parler. Ce que je vais te dire te causera un choc. Ta mère et moi avons décidé de t'envoyer en Amérique, pour l'instant en tout cas, jusqu'à ce que la tempête se soit calmée. Nos parents à New York s'occuperont de toi et feront en sorte que tu ailles à l'université. Nous croyons que c'est ce qui vaudra le mieux pour toi. Tu ne m'as pas parlé de ce qui se passe au lycée, mais nous pouvons imaginer que cela n'a pas été facile pour toi. À l'université, ce serait encore pis¹. Oh, la séparation ne sera pas longue ! Nos compatriotes reviendront à la raison d'ici quelques années. Quant à nous, nous resterons ici. C'est notre patrie et notre foyer. Ce pays est le nôtre et nous ne laisserons pas un « sale Autrichien » nous le voler. Je suis trop vieux pour changer mes habitudes, mais tu es jeune, tu as tout

1.

l'avenir devant toi. Et maintenant, ne fais pas d'objections, ne discute pas, ce n'en serait que plus dur pour nous. Et, pour l'amour du ciel, ne dis rien pour quelque temps.»

Et la chose fut ainsi réglée. Je quittai le lycée à la Noël et, le 19 janvier, mon jour d'anniversaire, presque exactement un an après l'entrée de Conrad dans ma vie, je partis pour l'Amérique. Deux jours avant mon départ, je reçus deux lettres. L'une d'elles était en vers, effort combiné de Bollacher et de Schulz :

*Petit youpin, nous te disons adieu.
Puisses-tu rejoindre en enfer Moïse et Isaac.*

*Petit youpin, où iras-tu ?
Rejoindre les Juifs en Australie?*

*Petit youpin, ne reviens jamais,
Sinon nous te tordrons le cou.*

La seconde lettre était ainsi conçue :

Mon cher Hans,

C'est là une lettre difficile. Laisse-moi d'abord te dire

combien je suis triste de te voir partir pour l'Amérique. Il ne peut être aisé pour toi, qui aimes l'Allemagne, de commencer une vie nouvelle en Amérique, pays avec lequel toi et moi n'avons rien en commun, et j'imagine ton amertume et ton chagrin. D'autre part, c'est probablement la chose la plus sensée que tu puisses faire. L'Allemagne de demain sera différente de celle que nous avons connue. Ce sera une Allemagne nouvelle sous la conduite de l'homme qui va décider de notre destin et de celui du monde entier pour des

siècles à venir. Tu seras scandalisé si je te dis que je crois en cet homme. Lui seul peut préserver notre pays bien-aimé du matérialisme et du bolchevisme ; c'est grâce à lui seul que l'Allemagne regagnera l'ascendant moral qu'elle a perdu par sa propre folie. Tu n'en conviendras pas, mais je ne vois pas d'autre espoir pour l'Allemagne. Il nous faut choisir entre Staline et Hitler, et je préfère Hitler. Sa personnalité et sa sincérité m'ont impressionné plus que je ne l'eusse cru possible. J'ai fait récemment sa connaissance alors que je me trouvais à Munich avec ma mère. Extérieurement, c'est un petit homme quelconque, mais, dès qu'on l'écoute, on est entraîné par sa force de conviction, sa volonté de fer, sa violence inspirée et sa perspicacité prophétique. En sortant, ma mère était en larmes et ne cessait de répéter : « C'est Dieu qui nous l'a envoyé. » Je suis plus fâché que je ne saurais dire de ce que, pour un certain temps — peut-être un an ou deux — il n'y aura pas place pour toi dans cette Nouvelle Allemagne. Mais je ne vois pas pourquoi tu ne reviendrais pas plus tard. L'Allemagne a besoin de gens comme toi et je suis convaincu que le Führer

est parfaitement capable et désireux de choisir, parmi les éléments juifs, entre les bons et les indésirables.

Car celui qui vit près de son lieu d'origine répugne à le quitter¹.

Je suis heureux que tes parents aient décidé de rester. Bien entendu, personne ne les molestera et ils pourront vivre et mourir ici en paix et en sécurité.

1. Extrait du poème « La migration » de Hölderlin.

Peut-être, un jour, nos chemins se croiseront-ils de nouveau. Je me souviendrai toujours de toi, cher Hans ! Tu as eu sur moi une grande influence. Tu m'as appris à penser, et à douter, et, grâce au doute, à trouver Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ.

Bien à toi,

Conrad v. H

C'est ainsi que je suis venu en Amérique, où je vis depuis trente ans.

Lorsque j'y arrivai, j'allai au collège, puis à l'université de Harvard, où j'étudiai le droit. Cette idée m'avait fortement déplu. Je voulais être poète, mais le cousin de mon père ne supportait pas que l'on déraisonnât. « La poésie, la poésie, avait-il dit, te prends-tu pour un nouveau Schiller ? Combien un poète gagne-t-il ? D'abord, tu étudieras le droit. Ensuite, tu pourras écrire autant de poèmes que tu voudras en temps perdu. »

J'étudiai donc le droit, devins avocat à vingt-cinq ans et épousai une jeune fille de Boston, dont j'ai un enfant. En tant qu'avocat, je ne m'en suis pas « trop mal tiré », comme disent les Anglais, et la plupart des gens en conviendraient.

En apparence, ils auraient raison. J'ai « tout » ce qu'on peut souhaiter : un appartement donnant sur Central Park, des voitures, une maison de campagne, j'appartiens à plusieurs clubs juifs, et ainsi de suite. Mais je sais à quoi m'en tenir. Je n'ai jamais réalisé ce que je voulais vraiment : écrire un bon livre et un bon

poème. Au début, je manquais de courage pour me mettre à l'œuvre parce que je n'avais pas d'argent, mais maintenant que j'ai de l'argent, je n'en ai pas le courage parce que je manque de confiance. De sorte que, dans mon for intérieur, je me considère comme un raté. Non que cela importe vraiment. *Sub specie aeternitatis*¹, nous sommes tous, sans exception, des ratés. Je ne sais où j'ai lu que « la mort sape notre confiance dans la vie en nous montrant qu'en fin de compte tout est également futile devant les ténèbres finales ». Oui, « futile » est le mot approprié. Je ne dois pourtant pas me plaindre ; j'ai plus d'amis que d'ennemis et il y a des moments où je suis presque heureux de vivre : quand je regarde le soleil se coucher et la lune se lever, ou lorsque je vois la neige au sommet des montagnes. Et il y a d'autres compensations, quand je suis à même d'exercer l'influence que je puis avoir pour une cause que je crois bonne : l'égalité raciale ou l'abolition de la peine capitale, par exemple. J'ai été satisfait de ma réussite financière parce qu'elle m'a permis de faire quelque chose pour aider les Juifs à édifier Israël et les Arabes à établir certains de leurs

réfugiés. J'ai même envoyé de l'argent en Allemagne.

Mes parents sont morts, mais je suis heureux de dire qu'ils n'ont pas fini à Belsen. Un jour, un nazi fut posté devant le cabinet de consultation de mon père, portant cet écriteau : « Allemands, prenez garde. Évitez tous les Juifs. Quiconque a affaire à un Juif est souillé. » Mon père revêtit son uniforme d'officier, arbora toutes ses décorations, y compris la Croix de

1. Expression latine qui signifie « au regard de l'éternité ».

fer de première classe, et se mit en faction à côté du nazi. Le nazi devint de plus en plus embarrassé et une foule s'assembla peu à peu. Les gens se tinrent d'abord silencieux, mais, comme leur nombre allait croissant, il y eut des murmures qui éclatèrent finalement en railleries agressives.

Mais c'était au nazi que s'adressait leur hostilité et c'est le nazi qui plia bientôt bagage et disparut. Il ne revint pas et ne fut pas remplacé. Quelques jours plus tard, alors que ma mère dormait, mon père ouvrit le gaz et c'est ainsi qu'ils moururent. Depuis leur mort, j'ai, autant que possible, évité de rencontrer des Allemands et n'ai pas ouvert un seul livre allemand, pas même Hölderlin. J'ai essayé d'oublier.

Bien entendu, quelques Allemands ont inévitablement croisé mon chemin, de braves gens qui avaient fait de la prison pour s'être opposés à Hitler. Je me suis assuré de leur passé avant de leur serrer la main. Il faut être prudent avant d'accepter un Allemand. Qui sait si celui auquel on parle n'a pas trempé ses mains dans le sang de vos amis ou de votre famille ? Mais, pour ceux-là, aucun doute n'était possible. En

dépit de leurs états de services dans la résistance, ils ne pouvaient s'empêcher d'éprouver un sentiment de culpabilité et j'en avais du regret pour eux. Mais, même avec eux, je prétendais avoir du mal à parler allemand.

C'est là une sorte de façade protectrice que j'adopte presque inconsciemment (inconsciemment dans une certaine mesure, pourtant) quand il me faut converser avec un Allemand. Naturellement, je parle encore parfaitement bien la langue, en faisant la part

de mon accent américain, mais je déteste l'employer. Mes blessures ne sont pas cicatrisées, et chaque fois que l'Allemagne se rappelle à moi, c'est comme si on les frottait de sel.

Un jour, je rencontrai un homme du Wurtemberg et lui demandai ce qui s'était passé à Stuttgart.

- Les trois quarts de la ville ont été détruits, dit-il.
- Qu'est-il advenu du Karl Alexander Gymnasium ?
- Des décombres.
- Et du Palais Hohenfels ?
- Des décombres.

Je me mis à rire sans fin.

- Qu'est-ce qui vous fait rire ? demanda-t-il, étonné.
- Oh, peu importe, dis-je.

- Mais il n'y a rien de drôle là-dedans, dit-il. Je ne vois pas où est le comique de l'histoire.

- Peu importe, répétai-je. Il n'y a rien de comique dans l'histoire.

Qu'aurais-je pu dire d'autre ? Comment aurais-je pu lui expliquer pourquoi je riais quand je ne pouvais le comprendre moi-même

?

Tout cela m'est revenu aujourd'hui en mémoire lorsque, de façon inattendue, me parvint du Karl Alexander Gymnasium un appel de fonds accompagné d'un fascicule contenant une liste de noms. On me demandait de souscrire à l'érection d'un monument aux morts à la mémoire des élèves tombés dans la Seconde Guerre mondiale. Je ne sais comment on avait eu mon adresse. Je ne puis non plus m'expliquer comment on avait découvert que, il y avait de cela mille ans, j'avais été « l'un des leurs ». Mon premier mouvement fut de jeter le tout dans la corbeille à papiers. Pourquoi me tracasser à propos de « leur » mort, je n'avais rien à voir avec « eux », absolument rien. Cette partie de moi-même n'avait jamais été. J'avais retranché dix-sept ans de ma vie sans leur rien demander à « eux », et voici qu'« ils » attendaient de « moi » une contribution !

Mais je changeai finalement d'idée et lus l'appel. Quatre cents des garçons avaient été tués ou portés disparus. Leurs noms étaient cités par ordre alphabétique. Je les parcourus, évitant la lettre « H ».

«ADALBERT, Fritz, tué en Russie en 1942.» Oui, il

y avait eu dans ma classe un élève de ce nom. Mais je ne pouvais me le rappeler. En vie, il devait avoir été aussi insignifiant pour moi qu'il l'était maintenant dans la mort. Il en était de même pour le nom suivant, « BEHRENS, Karl, porté disparu en Russie, présumé mort ».

Et c'étaient là des garçons que j'eusse pu avoir connus pendant des années, qui avaient un jour été vivants et pleins d'espérance, qui avaient ri et vécu tout comme moi.

« FRANK, Kurt.» Oui, je me souvenais de lui. C'était l'un des trois membres du Caviar, un gentil garçon, et je me sentis désolé pour lui.

« MÜLLER, Hugo, mort en Afrique.» Je me le rappelais, lui aussi. Je fermai les yeux et ma mémoire me présenta, comme un daguerréotype quelque peu estompé, la vague silhouette d'un garçon blond avec des fossettes, mais rien de plus. Il était mort, tout simplement. Pauvre garçon !

C'était différent pour « BOLLACHER, mort, sépulture inconnue ». C'était bien fait... si quelqu'un méritait jamais de se faire tuer (dans la mesure où « si » est le mot pivot). Il en était

de même pour Schulz. Oh, ceux-là, je me les rappelais fort bien. Je n'avais pas oublié leur poème. Comment commençait-il ?

*Petit youpin, nous te disons adieu.
Puisses-tu rejoindre en enfer Moïse et Isaac.*

Oui, ils méritaient d'être morts, si quelqu'un le méritait jamais.

Je continuai à parcourir toute la liste, sauf les noms

commençant par « H », et, quand j'eus fini, je vis que vingt-six garçons de ma classe, sur quarante-six, étaient morts pour « das 1000-jährige Reich¹ ».

Je reposai la liste... et attendis.

J'attendis dix minutes, une demi-heure, sans quitter du regard ces pages imprimées qui émanaient de l'enfer de mon passé antédiluvien et avaient fait irruption pour me troubler l'esprit et me rappeler quelque chose que je m'étais tant efforcé d'oublier.

Je travaillai un peu, donnai quelques coups de téléphone et dictai quelques lettres. Et je ne pouvais encore ni délaisser cet appel, ni me forcer à chercher le nom qui m'obsédait.

Je décidai finalement de détruire cette chose atroce. Avais-je vraiment envie ou besoin de savoir ? S'il était mort ou vivant, quelle différence cela ferait-il pour moi, puisque, de toute façon, je ne le reverrais jamais ?

Mais en étais-je bien certain ? Était-il absolument hors de question que la porte pût s'ouvrir pour lui laisser passage ? Et n'étais-je pas, en cet instant même, en train de prêter l'oreille

pour entendre son pas ?

Je saisis le fascicule et j'étais sur le point de le mettre en pièces lorsque, au dernier moment, je retins ma main. M'armant de courage, tremblant, je l'ouvris à la lettre « H » et lus :

« VON HOHENFELS, Conrad, impliqué dans le complot contre Hitler. Exécuté.»

1. « Un Reich de mille ans » : c'est ce que la propagande de Hitler promettait aux Allemands.

Table des chapitres

Chapitre 1	9
Chapitre 2	14
Chapitre 3	21
Chapitre 4	23
Chapitre 5	30
Chapitre 6	32
Chapitre 7	36
Chapitre 8	46
Chapitre 9	49
Chapitre 10	54
Chapitre 11	56
Chapitre 12	58
Chapitre 13	64
Chapitre 14	69
Chapitre 15	70
Chapitre 16	79
Chapitre 17	87
Chapitre 18	91
Chapitre 19	95

DOSSIER

De la photographie

au texte

Olivier Tomasini

De la photographie au texte

Fahnenjunker
d'August Sander

... C'est un garçon de son époque, comme les autres, peut-être plus éveillé...

Cette image nous livre le portrait d'un garçon au visage et à l'avenir qu'on imagine prometteurs, son regard est franc, clair et droit. Ses cheveux bien lissés sont plaqués vers l'arrière comme le voulait la mode dans les années 1940. C'est un garçon de son époque, comme les autres, peut-être plus éveillé, en tout cas apparemment conscient de lui-même et de ses possibilités, mais son attitude ne révèle aucune arrogance. Son visage encore enfantin laisse entrevoir celui de l'adulte déterminé qu'il sera plus tard. L'ovale plein n'est pas encore marqué par les affres et les séquelles que peut laisser la vie, et il n'est pas empreint du désarroi de l'adolescence. Le dessin de sa bouche aux formes féminines semble esquisser un léger

sourire... A moins que ce ne soit une vue de l'esprit... Un peu comme le sourire de la Joconde. Cet enfant détiendrait-il un secret ? Lui seul le connaît sans doute. Peut-être souhaite-t-il nous le faire partager le temps d'une pose pour un portrait? L'ouverture de sa face, sa sincérité, son intensité renforcent l'invitation de son sourire. Sa confiance incite à la confiance.

Ces yeux ne cillent pas, ils soutiennent le regard du photographe. Il accepte la situation de modèle mais sans soumission. Si son portrait avait été recadré en plan américain, on aurait pu l'imaginer debout, tant son port de tête est bien tenu. En fait, il est assis sur une chaise dont on aperçoit le dossier. Ainsi ses mains, qui reposent sur ses cuisses, sont très distinctes sur l'image. Pas vraiment en rapport avec sa figure car plus massives et moins puériles, elles traduisent son énergie et sa force. L'annulaire gauche porte une chevalière, peut-être un signe de noblesse, d'appartenance à une caste, à une famille... il pourrait somme toute être Hans Schwarz, fils unique d'un médecin, ou encore Conrad Graf von Hohenfels, fils de famille d'illustre ascendance, ou bien Freiherr ou Hubertus, Reuter, Müller, Frank, jeunes élèves du lycée le plus renommé de Stuttgart, le « Karl Alexander Gymnasium ».

...Il est représentatif d'une génération sacrifiée...

À part le visage et les mains qui identifient intrinsèquement le personnage, il y a son vêtement : un uniforme. Cet enfant,

visiblement embrigadé, est probablement mort à la guerre, comme « Behrens Karl, porté disparu en Russie, présumé mort ». Peut-être est-ce là un des garçons que le narrateur Hans Schwarz a connus pendant ses années de collège, « qui avait un jour été vivant et plein d'espérance, qui avait ri et vécu tout comme lui avant d'être tué à la guerre ». Est-il « Müller, Hugo, mort en Afrique » ?

Fermons les yeux face à cette photo. Que reste-t-il ? Un sourire, un regard clair, rien de plus : « Ce garçon est mort tout simplement », dirait Hans Schwarz, s'il voyait cette photographie.

Il est représentatif d'une génération sacrifiée : soit juif, et il a été persécuté ; soit allemand, et il est mort sur un champ de bataille.

... C'est maintenant un Fahnenjunker, un aspirant...

La tenue militaire exclut sûrement qu'il soit juif. Elle désigne une certaine catégorie d'enfants, pas tous. Cet adolescent a certainement, dès son plus jeune âge, fait partie des Jeunesses hitlériennes. En observant bien sa veste à bouton doré, au bas de sa poche gauche, on tombe sur un insigne militaire : un casque décoré de la croix gammée. C'est maintenant un *Fahnenjunker*, un aspirant, après avoir été certainement un *Jungvolk* — un jeune homme — à qui on apprend en classe, en famille et dans les camps de jeunesse la haine du Juif, et la guerre comme religion. Voici ce qu'il aurait pu raconter dans

une de ses lettres, à l'instar d'un de ses camarades, après quelques séances destinées à le former à la guerre, avant qu'il ne puisse un tant soit peu exercer son esprit critique : « Lancer une grenade est assez fatigant, mais cela nous a vraiment amusés. La leçon a duré une heure. On nous a donné une fausse grenade en bois pesant 800 grammes. On nous a montré comment les tenir et le meilleur moyen de les lancer dans toutes les positions et les situations. »

A-t-il fait siennes les paroles d'Adolf Hitler datant de 1937: « La jeunesse terrifiera le monde. Je veux une jeunesse violente, dominatrice, intrépide, cruelle. Les jeunes doivent être tout cela. Ils doivent supporter la douleur » ?

... Comment ne pas croire en ce visage honnête et ce regard franc ?...

Toute photographie dont le modèle est anonyme porte en elle une énigme. Comment ce garçon s'appelait-il ? Est-il mort ou encore vivant ? Devant cette image, comme Fred Uhlman lorsqu'il reçoit cette lettre venue d'Allemagne répertoriant l'ensemble des noms des élèves de l'école décédés durant la guerre, nous sommes replongés malgré nous dans cette période cruelle, face à de multiples interrogations : Avais-je vraiment envie de savoir s'il était mort ou vivant et dans quelles conditions ? » se demande Hans lorsque les noms défilent sous ses yeux. Nous aimerions penser que le garçon de la photographie a été une exception comme Conrad, impliqué dans le complot contre Hitler. Comment ne pas croire en ce

visage honnête et ce regard franc ? Malheureusement, on sait trop que les nazis qui commettaient les pires atrocités étaient généralement de bons et respectables pères de famille, des fils respectueux et exemplaires.

En février 1945, 6000 garçons âgés de seize ans avaient été appelés sous les drapeaux à croix gammée. Werner Naumann, un proche conseiller de Hitler, aimait à raconter cette anecdote à propos de la jeunesse des engagés : « Un enfant de douze ans

s'approche d'un soldat allié et lui demande du chocolat. L'imprudent commence à fouiller ses poches, l'enfant sort un pistolet et lui tire dans le ventre ; voilà, dit-on chez nos détracteurs, tout ce qu'on peut obtenir de la jeunesse allemande : ce sont des sauvages qui ont perdu tout sens moral. Eh bien, moi je dis : c'est avec des centaines de garçons comme ça que nous gagnerons la guerre. »

... Son portrait n'est pas qu'un simple portrait d'enfant...

Le garçon de la photographie a-t-il fait partie de ce contingent ? Était-il antisémite ? Peut-être s'appelle-t-il Bollacher ou Schulz, poètes à leurs heures qui rédigeaient à l'attention de Hans à l'occasion de son départ forcé en Amérique cette odieuse dédicace : « Petit youpin, nous te disons adieu. Puisses-tu rejoindre en enfer Moïse et Isaac. » Comme le montre Fred Uhlman dans son roman, les jeunes collégiens étaient exhortés à la haine raciale par leurs professeurs : « Les puissances des ténèbres (les Juifs pour ne

pas les nommer) sapent notre morale et notre héritage national », enseigne insidieusement le nouveau professeur prussien Herr Pompetzki aux élèves du Karl Alexander Gymnasium.

« Une trop grande quantité de poison s'était infiltrée dans l'atmosphère » : ce que dit Hans à propos de son lycée peut être généralisé, à cette époque, à toute l'Allemagne, dans toutes ses composantes sociales et culturelles. L'auteur de cette photographie en a lui-même été victime. Ce qu'il nous donne à voir à travers ce visage, c'est l'innocence et la

culpabilité de l'Allemagne. Son portrait n'est pas qu'un simple portrait d'enfant. Il est à lui seul tout un symbole : il est témoin de haine et de souffrance, révélateur d'une innocence trahie, empoisonnée par l'idéologie.

... La dimension de ses photos crée une distance...

August Sander (1876-1964), né à Herdorf (Siegerland), est l'auteur de cette photographie. Il s'installe à Cologne avec sa famille en 1910 et y travaille comme photographe professionnel avec son épouse. Le contexte artistique de la ville est à cette époque notamment déterminé par le groupe des « Progressistes de Cologne », réuni autour de Heinrich Hoerle et de Franz Wilhem Seiwert qui cherchent à mêler le particulier et la banalité, la géométrie et les convictions politiques. Le travail résolument objectif de Sander trouve un écho très favorable dans ce cercle d'artistes et lui permet de développer ses propres recherches. La revue avant-gardiste *A bis 2*, porte-parole du collectif, loue dans ses colonnes les qualités de ses photographies, extraordinairement précises et simples pour

l'époque (presque brutales), orientées vers la représentation de ses contemporains.

En effet, lorsqu'on observe les portraits de Sander, on est d'emblée confronté à des images d'hommes et de femmes que leurs vêtements, leurs attributs désignent sans ambiguïté comme témoins de leur temps. La dimension de ses photos crée une distance. Les postures, qui paraissent indépendantes de tout moment concret, ne traduisent apparemment

aucune disposition psychologique a priori des personnes photographiées, et ne dévoilent aucun regard critique. Le garçon dans sa tenue militaire révèle moins la façon dont il aurait aimé être représenté que ce qui est typique de lui-même. Le regard particulièrement objectif que Sander entend jeter sur la réalité est d'abord accueilli avec enthousiasme par la presse et les critiques en Allemagne et à l'étranger. Il se trouve en revanche en opposition radicale avec une autre vision de l'homme et de l'Allemagne — idéalisatrice, normative et transfiguratrice — imposée par l'idéologie du national-socialisme.

... un panorama aussi large et objectif que possible de la société contemporaine allemande...

August Sander a entrepris dès cette année-là le projet très ambitieux (voire utopique) de concevoir un ouvrage — *Menschen des 20. Jahrhunderts* — montrant le portrait de tout individu allemand pouvant représenter clairement une des catégories sociales et culturelles qui caractérisent son pays.

Cette photographie fait partie de cette sélection. Selon les propres mots du photographe, l'œuvre doit « tracer le chemin qui va de l'homme dont l'activité est liée à la terre jusqu'à l'apogée de la culture dans ses manifestations les plus délicates avant de redescendre jusqu'au faible d'esprit» et dresser ainsi un panorama aussi large et objectif que possible de la société contemporaine allemande.

Dès 1936, le photographe est inquiété par la censure nazie. Les planches de ses publications sont

saisies chez ses éditeurs, confisquées puis détruites. Malgré la surveillance de son travail par les autorités, il réussit à amorcer son projet et à élaborer clandestinement plusieurs albums ayant pour cadre une région de l'Allemagne. Au prix de maintes difficultés, il parvient à mettre en sécurité dans la cave de sa maison à Cologne 40 000 négatifs qu'il pense menacés, et 10 000 dans la ville de Kuchhausen, dont certains sont destinés à son grand recueil de portraits. Quelque temps après, ses négatifs protégés dans sa cave à Cologne sont détruits par un incendie, le laissant moralement très abattu.

... la grandeur et la cruauté des hommes sans pourtant les juger...

En 1944, il apprend que son fils aîné Erich, membre du Parti ouvrier socialiste, condamné à dix ans de prison par le régime, est mort quelques mois avant sa libération. La prise de vue du jeune garçon date de la même année. On peut imaginer dans quel état d'esprit se trouve Sander lorsqu'il prend en photo ce jeune homme appartenant aux Jeunesses hitlériennes qui

sert et propage consciemment (ou pas) une idéologie qui censure les artistes, emprisonne ses opposants, insulte les Juifs...

L'expression du jeune homme saisie par la chambre noire correspond au sentiment sûr qu'il a de lui-même et exprime spontanément sa personnalité. Sa posture, assis les mains abandonnées sur ses cuisses, le visage ouvert, tourné vers le photographe, traduit une grande confiance envers ce dernier. Sander a installé son modèle dans une

correspondance réciproque et mutuellement enrichissante. Par la justesse de son regard, Sander révèle la part d'humanité du modèle au-delà de l'histoire à laquelle nous renvoie son uniforme. Tout comme le remarquable roman d'Uhlman, ce maître de la sociologie par l'image qu'est Sander réussit, avec ce simple portrait, à représenter le visage dur, secret et émouvant de l'Allemagne de l'entre-deux-guerres, en montrant la grandeur et la cruauté des hommes sans pourtant les juger.

DOSSIER

Le texte

en perspective

Marie-Sophie Doudet

Vie littéraire : Une histoire dans l'Histoire	117
1. « Un livre à 50 % autobiographique et à 50 % de fiction »	117
2. Un roman ? Une nouvelle ? Une miniature ?	125

L'écrivain à sa table de travail : Écrire pour vivre, écrire pour revivre	130
1. Écrire le passé : je peins de mémoire	131
2. Écrire pour réunir	138

Groupement de textes thématique :	143
Variations sur l'amitié	
1. La rencontre : Michel de Montaigne, <i>Essais</i>	144
2. Le partage et les jeux : Hans Peter Richter, <i>Mon ami Frédéric</i>	147
3. La complicité magique : Fred Uhlman, <i>La Lettre de Conrad</i>	149
4. Le sacrifice et le don de soi : Jacques de Lacretelle, <i>Silbermann</i>	151
5. Une infinie empathie : Jean de La Fontaine, <i>Fables</i>	153
6. La trahison : Jacques de la Lacretelle, <i>Silbermann</i>	155

- | | |
|---|-----|
| 7. L'oubli : Paul Verlaine, <i>Fêtes galantes</i> | 157 |
| 8. Le sens de l'amitié : Antoine de Saint-Exupéry,
<i>Terre des hommes</i> | 158 |

Groupement de textes stylistique :

- | | |
|--|------------|
| La théorie du faucon ou l'effet de chute | 161 |
| 1. L'ironie du sort : Guy de Maupassant, <i>Contes du jour et de la nuit</i> | 163 |
| 2. Les surprises du point de vue : le conte cruel :
Dino Buzzati, <i>Le K</i> ; Jehanne Jean-Charles, <i>Vous avez dit horrible ?</i> | 165 |
| 3. Le conte fantastique : Edgar Allan Poe,
<i>Nouvelles histoires extraordinaires</i> | 170 |
-

4. L'émotion par le silence : Anton Tchekhov,
«Vanka » 172
5. Le sonnet : Arthur Rimbaud, *Les Cahiers de
Douai* 176

Chronologie : Fred Uhlman et son temps 178

1. Enfance et adolescence au Wurtemberg 179
2. La vie rêvée. Les études à l'Université 181
3. L'avocat engagé des années 1930 182
4. L'exil et la nouvelle patrie : naissance d'un
d'un peintre 184
5. Guerre et paix 186

Éléments pour une fiche de lecture 188

Vie littéraire

Une histoire dans l'Histoire

1.

« Un livre à 50 % autobiographique et à 50 % de fiction »

L'Ami retrouvé, écrit dans les années 1960, s'inscrit à la croisée de plusieurs héritages littéraires. Par sa culture allemande, Uhlman, à l'image du jeune Hans, est nourri de littérature romantique du) (De siècle dont l'une des principales caractéristiques est l'intérêt marqué pour l'expression du moi. On comprend alors que le récit personnel soit le genre de prédilection de cet écrivain tardif, amoureux de Goethe (1749-1832) et de Friedrich Hölderlin (1770-1843). Uhlman puise ainsi beaucoup de ses thèmes favoris dans sa bibliothèque

d'adolescent des années 1920 : méditation sur les amitiés électives, sur la fusion des âmes dans la nature accueillante, mépris face à l'esprit de lourdeur allemand... Mais la ligne romantique d'un passé idéalisé est brisée par les tranchées de l'Histoire, comme le constate Hans au chapitre 16 :

 Mais prendre part aux querelles politiques était une autre histoire. Comment aurait-on pu attendre de

nous de suivre les événements du jour alors que nos professeurs d'histoire ne nous avaient jamais appris quoi que ce fût sur ce qui s'était passé depuis 1870?

À la variation sur l'amitié ne peut que s'ajouter la perspective de la montée des périls et du nazisme dans l'Allemagne des années 1930. « L'histoire avec sa grande hache » — selon le mot de l'écrivain Georges Perec — met en morceaux la patrie d'Emmanuel Kant et de Beethoven, comme elle détruit l'amitié de Conrad et de Hans, et comme elle condamne ce dernier au déracinement. Il faut néanmoins attendre quinze ans pour qu'Uhlman reprenne le chemin du souvenir et affronte la barbarie de l'Histoire. Ce faisant, il suit le parcours de nombre d'écrivains qui ont vécu l'exil, la perte des leurs ou la déportation et qui pensent que témoignage personnel et littérature ne sont pas incompatibles. Au-dessus de la voix romantique et des cris de l'Histoire se fait entendre une troisième ligne mélodique : celle de l'autobiographie fictive inaugurée par Marcel Proust au début du siècle et déployée

durant tout le XX^e, d'André Gide à Marguerite Yourcenar.

1. *Dire l'Histoire*

Robert Antelme, écrivain français déporté, explique, dans son ouvrage *L'Espèce humaine* (1947), qu'au sortir des camps une volonté de parler et de témoigner a saisi comme une urgence absolue les rescapés. Tous n'ont pourtant pas ressenti cet impérieux besoin et, dans une attitude de repli qu'ils estimaient vitale, certains ont choisi le silence tant ils étaient convaincus que jamais un langage humain et

encore moins littéraire ne pourrait dire l'écrasement des hommes. Primo Levi, qui pourtant témoigne si fortement de son expérience dans *Si c'est un homme*, écrit ainsi :

Pour la première fois nous nous apercevions que notre langage manque de mots pour exprimer cette insulte : la démolition de l'homme.

Uhlman, lui, n'a pas connu la barbarie des camps, sinon les humiliations bien dérisoires, aux yeux de l'Histoire, de l'île de Man. Mais il a préféré le silence en quittant Stuttgart en 1933, bien avant la mort de ses parents. Un silence qui n'empêche pas son engagement fervent en Angleterre contre les nazis, mais un silence tout de même : celui de l'occultation du passé, celui de l'oubli volontaire de la langue natale. Écrire pour renouer avec cette langue et ce monde perdus se présente pour lui, en 1960, moins comme un projet de témoigner de ce qu'il a pu vivre en tant que Juif que comme la nécessité de dire le processus douloureux de l'arrachement à sa terre, symptomatique, à ses yeux, du suicide de l'Allemagne de la

culture. Or ce suicide est pour sa part historique, profondément ancré dans l'échec de la République de Weimar, dans le Traité de Versailles sans doute et dans un certain esprit allemand prussien qu'il oppose au paisible et cultivé Wurtemberg.

L'Ami retrouvé est ainsi un livre surprenant à bien des égards. On pourrait croire qu'il s'agit d'un ouvrage de plus sur la guerre, le récit témoignage d'un adolescent juif condamné à l'exil et trahi par ceux qui lui étaient le plus proches. *L'Ami retrouvé* rejoindrait alors les rayons d'une bibliothèque qui contient déjà *Silbermann* de Jacques de Lacretelle, *Mon ami Frédéric* de Hans Peter Richter, *J'ai quinze ans*

et je ne veux pas mourir de Christine Arnothy, *le Journal* d'Anne Frank ou *Un sac de billes* de Joseph Joffo. Et pourtant non. « Des centaines de gros ouvrages ont été consacrés à l'époque où les cadavres étaient fondus et transformés en savon pour assurer la propreté de la race maîtresse », écrit Arthur Koestler dans une préface qu'il donne au livre d'Uhlman. Mais le « mince ouvrage » demeure singulier aux côtés des autres, ni livre pour enfant, ni témoignage historique sur une période tragique qui nous paraît bien douce à travers le regard de Hans.

2. Une simple toile de fond ?

L'Ami retrouvé surprend en effet par ce « ton mineur » adopté pour parler des années noires, arrière-plan inquiétant d'une adolescence éblouie. Les événements historiques sont certes présents : on peut suivre pas à pas l'accession de Hitler au pouvoir, les nazis et les communistes s'affrontent, formant comme le décor des activités sociales de la mère de Hans, un sioniste rend visite à M. Schwarz qui l'éconduit en traitant le

nazisme de maladie infantile qui devrait se résorber. Des « rumeurs de perturbations politiques » troublent un peu la vie des habitants de Stuttgart. Au détour d'une phrase, Hans signale :

De temps à autre, il est vrai, se produisaient des incidents mineurs. Des croix gammées faisaient leur apparition sur les murs, un citoyen juif était molesté, quelques communistes étaient rossés, mais, en général, la vie continuait comme d'ordinaire.

Berlin est loin et le Wurtemberg différent du reste de l'Allemagne (c'est là en effet que Hitler fit ses

scores les plus bas). On y prononce même l'allemand d'une autre façon. Le discours du nouveau professeur d'histoire Herr Pompetzki, prussien, choque ainsi le narrateur par son « ton cassant et ses mots écourtés » tout autant que par le racisme de ses propos.

De même, dans *L'Ami retrouvé* ou dans *Il fait beau à Paris aujourd'hui*, Uhlman remarque que l'antisémitisme n'était pas chose habituelle au collège. Peu de brimades, quelques provocations allant grandissant, mais rien qui ait la force insupportable des violences racontées dans *Silbermann*, pourtant écrit en 1922 et dont l'intrigue se situe en France, ou dans *Mon ami Frédéric* où l'on découvre comment la population allemande des années 1930, pour des raisons à la fois économiques et idéologiques, nourrit une haine féroce pour la communauté juive. Durant le printemps de l'amitié entre Hans et Conrad, beaucoup d'événements importants se déroulent pourtant : en avril, Hitler obtient 37 % des suffrages à l'élection présidentielle derrière Hindenburg. Durant l'été, les nazis deviennent le parti majoritaire à l'Assemblée. Uhlman montre

d'ailleurs bien dans son autobiographie comment, en tant qu'avocat, il s'est rendu compte du parti pris pro-nazi des juges à cette époque. Enfin, le 30 janvier 1933, Hitler devient chancelier du Reich. L'Histoire bascule ensuite (incendie du Reichstag, ouverture des premiers camps...) mais Hans est déjà en Amérique et Fred en France. De ces dates de la grande Histoire, il n'est pas question dans le livre. Celles qui sont mentionnées et sont présentées comme inoubliables concernent la vie intime de Hans : l'entrée de Conrad dans la classe en février 1932, leur première

discussion le 15 mars, le départ définitif du 19 janvier de l'année suivante. D'autres encore rappellent l'histoire légendaire: la rencontre en 1521 de Luther et de Charles Quint, la mort de Hildebrandt von Hohenfels en 1190, celle d'Anno von Hohenfels en 1247... La réunion entre ces temporalités étrangères ne se réalisera qu'une seule fois : dans cette dernière ligne du roman où Conrad meurt exécuté d'avoir été impliqué dans le complot contre Hitler.

3. *Une absence nécessaire*

Une telle occultation peut mettre mal à l'aise et cela d'autant plus qu'Uhlman s'engagea par son métier puis par ses activités de résistant en Angleterre. Ses parents ont péri en déportation, or ceux de Hans se suicident... L'absence de l'Histoire dans *L'Ami retrouvé* n'est cependant pas une dénégation de celle-ci, même si Hans ne veut plus avoir affaire

avec cette Allemagne qui n'est plus la sienne :

Il faut être prudent avant d'accepter un Allemand. Qui sait si celui auquel on parle n'a pas trempé ses mains dans le sang de vos amis ou de votre famille ?

De même sa réaction face à la liste des collégiens morts n'est guère apaisée : « Oui, ils méritaient d'être morts, si quelqu'un le méritait jamais. » L'oblitération de l'Histoire est ainsi bien réelle, celle-ci n'est vue qu'à travers le regard d'un enfant déçu et d'un adulte déraciné qui fut contraint de revivre ailleurs. L'Histoire est là pourtant, dans l'ellipse fondamentale du récit; elle est dans cet aveuglement des parents de Hans et dans l'orgueil

démesuré de ceux de Conrad elle est aussi dans le rire de Hans à la fin du roman.

Si donc *L'Ami retrouvé* est à sa manière un témoignage, c'est bien en mode mineur, pour rappeler que bien peu furent conscients de ce qui s'est joué sous leurs yeux sans pour autant sombrer dans l'indignité. Le récit dit comment des êtres furent brisés par cet anéantissement de la culture dans la barbarie.

4. Se dire : l'autobiographie fictive

Le récit se présente comme un roman personnel, une biographie qui naît par le hasard de la réception d'un fascicule envoyé en Amérique au nom de la mémoire. Uhlman use ici d'un procédé fréquent dans les romans des XVIII^e et XIX^e siècles pour justifier de la véracité (apparente) de la narration : des papiers trouvés, des lettres découvertes sont à l'origine de la rédaction ou de l'édition du texte. Ou comment devient-on écrivain par hasard... Mais alors qu'au XVIII^e siècle, il s'agit de

légitimer par un effet de réel le genre romanesque encore contesté, Uhlman souhaite préciser l'origine de sa parole qui n'est pas encore celle d'un écrivain.

Uhlman opte ainsi pour un genre littéraire classique : l'écriture de soi s'est particulièrement développée à partir du XIX^e siècle qu'il aime tant. Sa démarche est néanmoins singulière puisqu'il écrit quasiment dans le même temps une autobiographie et l'histoire de Hans. Alors que le premier texte raconte sa véritable vie de sa naissance à la fin de la Seconde Guerre mondiale, *L'Ami retrouvé* s'inspire largement de cette vie mais en relate une autre, celle d'un personnage en partie inventé. Héritier de Benjamin

Constant, de Goethe, de Hölderlin mais aussi de Proust, Uhlman se lance dans ce qu'on appelle une autobiographie fictive.

Autobiographie... parce que selon ses dires (dans une interview donnée à *Libération* le 28 février 1985), il y a 50 % de vrai dans son récit : à savoir, la description de son école et de ses camarades, de son Wurtemberg chéri, l'évocation de son exil même s'il se rend en France puis en Angleterre et non en Amérique, son déracinement et son dégoût de retrouver le passé.

Fictive... parce que toujours dans la même interview, l'écrivain affirme que l'autre moitié du texte est, en revanche, inventée : il n'est pas Hans, qui est plus jeune que lui, les noms sont changés de façon à ce qu'ils soient plus significatifs, les parents de Hans sont différents de ceux de Fred et, surtout, l'amitié avec Conrad n'a jamais existé ! Hohenfels a certes des modèles réels (les grandes familles allemandes des Hohenstaufen et des Hohenzollern, Claus Stauffenberg qui tenta d'assassiner Hitler), quelques épisodes, comme

l'apparition en classe, trouvent des échos dans les souvenirs de l'auteur, mais toute l'intrigue est inventée. Or c'est sur elle que repose la force du récit ! Uhlman met d'ailleurs discrètement en relief l'aspect fictionnel de son histoire en faisant de Conrad un mythe, c'est-à-dire un récit de légende qui explique les origines d'un peuple ou un fait fondateur du passé. Et derrière le leurre génialement inventé, se dissimulent sans doute le véritable rêve du narrateur et sa véritable perte. En parlant de Dieu, Uhlman écrit ainsi dans son autobiographie : «Je l'avais aimé profondément mais c'était *lui* qui m'avait abandonné et non moi. »

« Lui » : derrière ce seul mot se profilent plusieurs ombres, Conrad, Dieu et l'Allemagne...

2.

Un roman ? Une nouvelle ?

Une miniature ?

La couverture n'indique pas la nature du récit que nous allons lire. S'agit-il d'un roman ? Ou plutôt d'une nouvelle comme le peu d'épaisseur du livre le laisse à penser ? La préface d'Arthur Koestler répond en partie à la question :

De par son format, l'ouvrage n'est ni un roman, ni une nouvelle, mais un récit, forme d'art plus appréciée sur le continent qu'ici.

À cette relative indétermination, fréquente en cette seconde moitié du XX^e siècle, s'ajoute le fait que ce texte est

quasiment la première œuvre d'un lecteur passionné, ancien avocat, devenu peintre et à présent écrivain.

1. « *Un chef-d'œuvre mineur* » (Koestler)

Moins de cent pages, dix-neuf chapitres de longueur inégale, *L'Ami retrouvé* est un récit court et dense qui combine les effets les plus évidents (la chute) avec les plus discrets (jeux sur les dates qui se répondent).

Du roman, *L'Ami retrouvé* possède la richesse des descriptions et des portraits, la variété des lieux où se déroule l'action, la relative longueur d'une intrigue composée de chapitres, la présence de personnages secondaires comme les professeurs, qui

ont une réelle épaisseur psychologique, et le détail de l'évocation fine des sentiments et des pensées du narrateur.

Mais le critère de la longueur et le soin particulier apporté à la chute rapprochent le « roman » de la nouvelle. Alors que le roman classique suit en effet souvent une courbe narrative qui va des origines de l'histoire à l'achèvement de l'intrigue jusque dans ses ultimes conséquences, en passant par le détail des péripéties vécues par le héros, la nouvelle a, quant à elle, tendance à suivre une ligne ascensionnelle et à s'arrêter brutalement au sommet de celle-ci, laissant le lecteur dans une attente qu'il doit lui-même combler par l'imagination ou en revenant sur les pages précédentes, où se sont peut-être glissés de précieux indices. Charles Baudelaire, dans *Notes nouvelles sur Edgar Poe*, explique ainsi :

[La nouvelle] a sur le roman à vastes proportions cet immense avantage que sa brièveté ajoute à l'intensité de l'effet. Cette lecture, qui peut être accomplie tout d'une haleine, laisse dans l'esprit un souvenir plus présent qu'une lecture brisée, interrompue [...].

La comparaison de la lecture de *L'Ami retrouvé* avec *Il fait beau à Paris aujourd'hui* ou avec *La Lettre de Conrad* semble donner raison à Baudelaire. La longueur de l'autobiographie et sa structure linéaire atténuent l'intérêt de la lecture tandis que les jeux sur le double registre le renforcent dans *L'Ami retrouvé*. *La Lettre de Conrad* peut décevoir en ce qu'elle reprend beaucoup d'éléments certes inversés du premier ouvrage mais sans son magistral effet de chute.

Le traitement du temps pour un sujet somme

toute restreint emprunte également à l'esthétique de la nouvelle : Uhlman joue finement sur les accélérations et ralentissements temporels qu'un long roman auraient rendus moins percutants. Alors que le bonheur printanier de l'amitié semble une éternité, tant les jours passent sans qu'on s'en rende compte, la trahison et la conversion de l'Allemagne au nazisme sont rapides comme le dernier acte d'une tragédie :

Et la chose fut ainsi réglée. Je quittai le lycée à la Noël et, le 19 janvier, mon jour d'anniversaire, presque exactement un an après l'entrée de Conrad dans ma vie, je partis pour l'Amérique.

Enfin, on peut rappeler que les écrivains romantiques allemands qui peuplent la bibliothèque de Fred Uhlman ont été parmi les premiers à théoriser la nouvelle au XIX^e siècle : pour Goethe, elle est une histoire vraie mais anecdotique marquant un événement capital de l'existence. Pour Friedrich Schlegel, c'est « une histoire qui n'appartient pas à l'Histoire », phrase qui éclaire remarquablement la tonalité de *L'Ami retrouvé*.

L'anecdote n'est alors qu'un leurre pour faire valoir une opinion subjective sur le sens du monde et de la vie. Enfin, tous insistent sur la spécificité de l'organisation du récit en fonction d'une crise au sens étymologique — le moment de basculement où le patient meurt ou guérit. La crise de l'amitié entre Hans et Conrad trouve ainsi quinze ans après la guerre son dénouement et son apaisement. Si Hans ne guérira jamais du mal de son enfance, sa blessure par l'écriture est peut-être en train de se refermer.

L'Ami retrouvé hérite donc de l'art de la nouvelle tout en lui combinant des éléments romanesques.

Koestler a donc raison de parler plutôt de « récit », même si le terme est vague, car il résume l'hybridité de l'ouvrage ; mélange qui s'explique sans doute par le fait qu'Uhlman s'improvise écrivain comme il s'improvisa peintre dans les années 1930 sans avoir eu de formation académique dans le domaine.

2. *Un récit d'artiste*

L'Ami retrouvé est ainsi l'œuvre d'un amoureux des livres qui n'hésite pas, comme son héros, à proposer des variations sur un thème. Alors que Hans reprend Horace et son ode à la patrie pour la transformer en ode à l'amitié, Uhlman transpose dans certaines descriptions de paysages son admiration pour Hölderlin, poète de la nature sauvage du Wurtemberg. En peintre, Uhlman retranscrit également les notations de couleurs qui l'émeuvent les peupliers aux couleurs argentées, les saules jaune citron, les collines bleuâtres de la Souabe... Le récit s'apparente alors à une « miniature » (Koestler), c'est-à-dire à une peinture de figures de petites dimensions avec des

couleurs vives destinées à orner les livres. Celui d'Uhlman est la miniature d'une vie au sein de l'Histoire, il est avant tout un récit d'artiste qui a compris que l'existence était plus intense et moins désespérante si elle était contemplée à travers le filtre de la culture et de la beauté. Au XIX^e siècle, les musiciens et les poètes s'unirent en Allemagne pour composer des chants d'inspiration populaire, les « lieder » peut-être Uhlman a-t-il tenté de retrouver la voix profonde de l'Allemagne en écrivant un lied moderne ? Une chanson du passé qui réunit les amours rompues et qui fait entendre en mineur la

modulation du moi, traversé par la tonalité majeure de l'Histoire. Un chant qui fait résonner jusqu'à la dissonance la mélodie du « lieu d'origine » jouée par Hölderlin et l'hideuse rengaine de Bollacher, pour s'achever dans le silence d'une réunion.

Sur l'autobiographie et l'écriture de soi

Jacques LECARME, Éliane Lecarme-Tabone, *L'Autobiographie*, Armand Colin, 1997.

Philippe LEJEUNE, *Le Pacte autobiographique*, Seuil, 1975.

Sur la nouvelle

Jean-Pierre AUBRIT, *Le Conte et la Nouvelle*, Armand Colin, 1997.

Daniel GROJNOWSKI, *Lire la nouvelle*, Dunod, 1993.

Richard THIEBERGER, *Le Genre de la nouvelle dans la littérature allemande*, Minard, 1968.

**L'écrivain
à sa table de travail**

Écrire pour vivre,
écrire pour revivre

QUAND FRED UHLMAN quitte Stuttgart en 1933, c'est pour n'y plus revenir pendant près de quinze ans. Entre-temps il y eut la guerre, Auschwitz où ses parents meurent, l'exil et l'invention d'une vie nouvelle en Angleterre. *Pas de résurrection, s'il vous plaît*, ouvrage qui fait indirectement suite à *L'Ami retrouvé* et à *La Lettre de Conrad*, évoque tout son dégoût, à travers le personnage d'emprunt de Simon Elsas, de retrouver une Allemagne frappée du soupçon : qu'ont fait ces gens pendant la guerre ? Le passé ne peut ressusciter et il est des blessures comme celle de l'enfance perdue qui sont toujours prêtes à saigner. « J'ai eu tort, je suis revenue, dans cette ville au loin perdue, où j'avais passé mon enfance », chante Barbara. « Hélas il ne faut jamais revenir, poursuit-elle,

au temps caché des souvenirs, du temps béni de son enfance, car parmi tous les souvenirs, ceux de l'enfance sont les pires, ceux de l'enfance nous déchirent. » Simon Elsas, de retour aux États-Unis, décide de peindre son Wurtemberg rêvé ; Fred Uhlman se lance après vingt ans de silence à la recherche de son passé enfoui. Il commence alors *L'Ami retrouvé* et son autobiographie. À son tour, comme Jorge Semprun (né en 1923),

rescapé des camps nazis et longtemps muet sur la tragédie dont il a été le témoin, il fait le choix de rompre un silence qui fut celui de la survie et décide d'écrire pour revivre.

1.

Écrire le passé : je peins de mémoire

1. *Écrire contre la vie*

Dans Il fait beau à Paris aujourd'hui, son autobiographie, Uhlman constate qu'il peint rarement sur le motif, qu'il faut s'enfermer dans son atelier, mûrir son sujet et se l'approprier. Le monde réel doit, dit-il en citant Anton Tchekhov (1860-1904), passer au filtre de l'esprit pour que du chaos de l'existence surgissent l'ordre et le sens des choses. «Je travaille surtout de mémoire », confesse-t-il encore ; et ce qui est vrai du peintre

l'est probablement davantage de l'écrivain qui décide de faire de sa propre vie le matériau de son livre. Mais il faudra presque quinze ans pour que du terrible chaos de l'Histoire émerge sans frisson ni horreur la recherche d'une signification à ce qui paraît être la plus scandaleuse des manifestations de l'Absurde. C'est aussi ce que Jorge Semprun explique dans son ouvrage *L'Écriture ou la Vie* : face à la tragédie des camps, à l'innommable de la Shoah, le seul réflexe possible est celui, salutaire, de refermer la porte sur le passé pour survivre par l'oubli. Écrire au sortir de l'horreur, c'est prendre le risque d'y « rester », dans tous les sens du terme. Comme Uhlman, beaucoup de déportés ou de victimes

de la guerre tourneront le dos à leur passé jusqu'à ce que l'Histoire, le suicide d'un ami (Primo Levi pour Semprun) ou un voyage inattendu au Wurtemberg rappelle qu'il est des souvenirs qu'on, ne peut effacer et que seule l'écriture peut transformer alors en survie : « Était-il absolument hors de question que la porte pût s'ouvrir pour lui laisser le passage ? »

Uhlman écrit donc *contre* la vie qui l'encourage à oublier parce qu'elle s'offre également comme un désordre incohérent, une succession incompréhensible d'événements dont on éprouve peut-être à soixante ans le désir de dégager un sens. Il écrit surtout contre le monde réel qui se présente à ses yeux pour rappeler qu'il fut un temps où les choses comptaient. Symboliquement, le travail de remémoration commence, dans les premiers chapitres, par un aveuglement sur le présent : « En fermant les yeux, je vois encore le dos de mes camarades de classe... » Le narrateur, Hans Schwarz, semble ainsi se replonger non sans déplaisir dans son enfance perdue, comme dans un vrai monde exigeant, passionné et plein d'espoirs, alors que le temps présent de l'écriture est celui de la tristesse

désabusée. Les prolepses (projections temporelles vers l'avenir à partir du temps des souvenirs) qui décrivent le temps présent de la narration (soit les années 1960 aux États-Unis) marquent la profonde rupture qui existe entre l'époque passée, une époque qui crut aux valeurs et aux sentiments absolus, et celle, actuelle, de la compromission et de l'ennui. D'un côté, la vie intense du « plus grand bonheur et du plus grand désespoir », de l'autre les « journées fastidieuses et décousues », la monotonie, la mort. À la fatalité d'une rencontre

vécue comme une apparition amoureuse («Je me souviens de chaque détail »), s'oppose l'absurde liste des noms des collégiens morts dans la guerre dont le narrateur ne se souvient même plus des visages. Le temps actuel de l'écriture est chaotique, définitivement brisé par l'Histoire et l'exil : lecteur attentif de Pascal, Hans Schwarz est intimement convaincu que la vie est une comédie dont le dernier mot est laissé à la mort :

Je ne sais où j'ai lu que « la mort sape notre confiance dans la vie en nous montrant qu'en fin de compte tout est également futile devant les ténèbres finales».

Tout comme la ville de Stuttgart qui a été aux trois quarts détruite, tout comme le palais des Hohenfels et le lycée qui ne sont que décombres, c'est toute l'enfance de Hans et la jeunesse de Fred Uhlman qui ne sont plus que ruines. Le rire étrange du narrateur devant les ravages de son passé révèle combien la vraie vie se présente pour lui comme un puzzle brisé, un éparpillement vain, à l'image des feuilles séchées de cet arbre mort dans le premier paragraphe du récit. Ce motif de

la fragmentation et de la cassure se retrouve dans la plupart des textes qui témoignent de la guerre, ou de la fracture qu'elle a introduite dans la mémoire des survivants, mais aussi dans les monuments les plus récents qui rendent hommage aux victimes de la Shoah (le musée de Berlin est construit à partir des lignes brisées de l'étoile de David qui correspondent à la destruction de la mémoire juive et à la diaspora).

Il reste alors à rassembler ces feuilles éparses en un manuscrit qui seul pourra leur redonner leur sens perdu. Il reste à relier les noms dispersés de la

liste des enfants morts du Karl Alexander Gymnasium. On n'écrit donc, semble nous suggérer Uhlman, que contre la vie et son mouvement opiniâtre de dispersion de ce qui fut. S'il est des « réunions » (titre anglais de l'ouvrage), elles ne peuvent se faire que par les mots :

Je saisis le fascicule et j'étais sur le point de le mettre en pièces lorsque, au dernier moment, je retins ma main. M'armant de courage, tremblant, je l'ouvris à la lettre « H » et lus : [...]

La boucle est bouclée. L'écriture de L'Ami retrouvé commence à la lecture du nom disparu, à la lettre « H », point de convergence de la grande et de la petite histoire.

2. Écrire l'enfance et l'adolescence

Si Uhlman écrit contre la vie ou malgré elle, il écrit aussi tout contre elle en mêlant réel et fiction. L'ouvrage est une plongée dans le temps effacé de l'enfance. Scandé par les « je

me souviens » et les « je me rappelle » qui assurent la perméabilité entre 1932 et 1960, les souvenirs affluent, à la fois singuliers et pourtant si semblables à ceux que l'on trouve dans tout récit de jeunesse, en particulier dans les œuvres des romantiques allemands qu'Uhlman admire tant.

Il y a tout d'abord la rencontre où le temps se fige ou se cristallise. Une rencontre avec ces indices inoubliables, ces signes qui révèlent le caractère exceptionnel de l'événement, comme la récurrence du chiffre 19 qui est le jour de la naissance de Conrad, de Hans et d'Uhlman. L'histoire commence avec l'arrivée de Conrad dans la vie de Hans. Le monde

lui apparaît alors sous un jour nouveau : la grisaille quasi flaubertienne de la pauvre classe fait place à la lumière et aux couleurs du costume de Conrad et bientôt du printemps qui s'annonce. La rencontre est une naissance au monde : on connaît ainsi le nom du narrateur par son enchâssement avec celui de Conrad dans la même phrase. Son portrait se donne au travers d'une comparaison négative ; Conrad est l'éphèbe apollinien, désiré comme Hélène de Troie, Hans a les mains courtes et maladroites, il est juif. D'un côté la lumière et la blancheur des mains, la hauteur des sommets suggérée par le nom (*hohen* signifie « haut » en allemand), de l'autre Hans l'obscur puisque *schwarz* signifie « noir ». Conrad est un mythe, il semble irréel. Existe-t-il seulement ? Comme dans *L'Éducation sentimentale* de Flaubert, il est une « apparition », impalpable, illusoire peut-être : Uhlman emploie le mot « fantôme » à son sujet, un fantôme mystérieux qui n'existe bientôt plus que grâce aux mains tachées qui écrivent.

Après la rencontre, il y a la séduction, la reconnaissance mutuelle. Elles se font comme dans tout récit de passion

amoureuse, par le défi et le regard, par le déchiffrement inquiet des indices que l'autre veut bien envoyer. Hans cherche à attirer Conrad, à le conquérir, et il y parvient en se faisant valoir intellectuellement auprès des professeurs et physiquement lors de la scène au lycée. Ce jeu de séduction peut nous paraître ambigu : dans *La Lettre de Conrad*, le jeune Hohenfels affirme à Hans « je t'aimais ». Nulle confusion pourtant à l'époque. Hans et Conrad sont nourris de culture classique (les dialogues de Platon, le célèbre texte de Montaigne sur

son amitié avec La Boétie), ils évoluent dans des milieux non mixtes où les jeunes filles sont conçues comme des personnages lointains, légendaires et mystérieux, à l'image des mères idéalisées des deux jeunes garçons. Rien d'étonnant alors qu'ils rêvent d'une amitié indestructible et exigeante comme celle que décrivent les romantiques qu'ils lisent passionnément : Höderlin / Hypérion et son ami Alabanda ; Goethe, Schiller et Winckelman.

C'est enfin les pièces de monnaie qui permettent aux deux adolescents de rompre leurs timidités respectives : l'épisode est symbolique. La scène est décrite comme un ballet de regards : Hans feint de regarder les pièces, il sait que Conrad l'observe. Il lève à son tour les yeux vers lui et ils finissent par se parler. Plus tard, lors de leur rupture ils refuseront d'échanger leurs regards. Mais en même temps que les pièces réunissent, elles suggèrent la division : motif religieux de la trahison (Judas), la pièce sous-entend qu'il y a un revers à toute médaille. Il est impossible, certes, de séparer les deux côtés d'une pièce, mais on ne peut jamais les contempler ensemble.

3. *Écrire l'amitié face à l'Histoire*

Le récit d'Uhlman fait ensuite la part belle à une variation romantique sur le printemps d'une amitié unique. Il rappelle les exigences de l'adolescence, son désir de pureté, sa soif d'absolu. Il montre les premières révoltes métaphysiques : Dieu existe-t-il ? Qu'est-ce qui justifie une vie ? Ces questions sont celles que se posent tous les jeunes de cet âge, mais tout particulièrement celles qui hantent la génération de l'entre-deux-guerres. André Malraux, Jean-

Paul Sartre, Albert Camus, Antoine de Saint-Exupéry, comme Fred Uhlman, sont nés avec le siècle et s'interrogent de même sur le sens à donner à l'action humaine dans un monde déserté par Dieu. Tous ont lu, comme Hans et Conrad, Nietzsche, Dostoïevski et *Le Déclin de l'Occident* de Spengler. Tous auront à affronter l'Histoire.

Celle-ci s'insinue dans le « cercle magique » des deux amis : l'antisémitisme prend sourdement position au lycée, les parents se rappellent à la mémoire de leur progéniture. Bientôt ce sont les doutes et déjà la trahison s'annonce : Uhlman se sert d'espaces symboliques pour évoquer la séparation. Il y a tout d'abord le motif de la porte que Hans ouvre à son ami pour lui montrer son univers et que Conrad tarde trop à entrouvrir. C'est aussi au travers d'une porte entrouverte sur la chambre de la mère de Conrad que Hans a l'impression de reconnaître le portrait de Hitler. Ce sont enfin les grilles qui se referment sur la fin de l'amitié déchirée par les griffons du blason des Hohenfels : « Lentement, Conrad referma la grille de fer qui devait me séparer de son monde. »

Le déterminisme social et les préjugés des adultes ont finalement raison des passions enfantines et de leurs rêves d'autres mondes. L'épisode de l'opéra vient confirmer la primauté des artifices sur les grandes valeurs. Car la rupture se fait dans le lieu social par excellence, celui où les rôles et les apparences sont les plus exacerbés. Symétrique de la rencontre à l'école où Conrad avançait seul dans la travée de la classe, la scène de l'opéra montre un clan familial soudé, une icône du passé sur le point de chuter sans doute, mais au sommet de sa gloire. Les Hohenfels brillent de tous leurs diamants, mais

ils sont un leurre (du « toc », dit Conrad dans sa *Lettre*), une image mythique mais illusoire, comme ces étoiles qui brillent encore alors qu'elles sont mortes. Conrad refuse d'affronter le regard de son ami et d'un geste révélateur le rejette comme de la poussière sur son smoking. Geste qui préfigure l'élimination des Juifs comme autant d'éléments « gênants ». La marche solennelle mais funèbre des Hohenfels marque la fin d'un monde qui se trompe de destin : les aristocrates sont des empereurs fantômes, ils n'ont plus leur place qu'à l'opéra où ils exécutent Hans sur sa colonne.

2.

Écrire pour réunir

1. *L'écriture seule réunit*

L'Ami retrouvé est la traduction française du mot anglais

« reunion » : celui-ci signifie à la fois le fait de réunir au sens d'unir à nouveau, et le fait de réconcilier. En cela le vocable anglais est plus riche que l'expression française : le récit d'Uhlman se présente en sa toute dernière phrase comme les retrouvailles de deux amis par-delà le temps écoulé et la mort. Hölderlin, leur poète préféré, aurait ainsi raison de conclure son propre roman Hypérion par les phrases suivantes :

Les dissonances du monde sont comme les querelles des amants. La réconciliation habite la dispute, et tout ce qui a été séparé se rassemble.

Mais cette réunion n'est rendue possible que par l'écriture et par sa capacité de métamorphose. Le style et la transfiguration par les mots de la réalité brute sont les seuls moyens de recoudre ce qui a été déchiré, de combler les fossés creusés par l'Histoire. Conrad et Hans ne sont réunis que par les mots et encore leur faut-il le truchement du lecteur (qui est le réceptacle de voix qui ne se rencontrent pas). Hans écrit en hommage à un mort et à un Wurtemberg anéanti. Conrad lui répondra de sa prison alors qu'il a disparu à son tour. L'écriture est ainsi investie d'un pouvoir paradoxal : elle peut faire resurgir des ténèbres le passé enfoui, non sans bonheur. Uhlman rappelle avec émotion les noms du pays du Wurtemberg et parle à nouveau sa langue natale reniée.

Pourtant, si l'écriture fait revivre, elle ne peut ressusciter totalement le passé. Elle ne peut que réitérer la coupure. Elle fait lien en rapiécant, mais en même temps elle ne peut que constater l'échec de la renaissance. On peut ainsi comprendre le développement du motif du double dans le récit. Ce n'est peut-être pas un hasard si Hans s'illustre aux yeux de Conrad

en commentant *Hamlet* de William Shakespeare. Il y a quelque chose de pourri au royaume du Danemark comme dans l'Allemagne des années 1930, et l'effondrement tragique du monde emporte les héros prisonniers de leurs pères et d'un passé trop lourd ou trop grand. La pièce met en scène l'hésitation permanente de Hamlet face à l'action ; il finit par tuer ceux qu'il aime dont son presque frère Laertes. On l'a dit, les deux faces de la pièce de monnaie ne peuvent être réunies, tout comme les deux jumeaux Castor et

Pollux. Par dérision, certains collégiens nomment les deux amis « Castor et Pollack », mais l'allusion va bien au-delà de la moquerie antisémite. Dans la mythologie grecque, Castor et Pollux sont deux frères qui participent à la conquête de la Toison d'or. Ils tombent amoureux de deux sœurs qu'ils enlèvent, mais dans le combat qui les oppose aux prétendants, Castor perd la vie. Pollux supplie alors Zeus de le rendre immortel mais la prière ne peut être totalement exaucée : les deux frères devront vivre et mourir en alternance, l'un passant six mois aux Enfers tandis que l'autre vit six mois dans l'Olympe. *L'Ami retrouvé* se présente avec sa « suite » comme une variation sur ce mythe : les deux frères Hans et Conrad sont condamnés à ne jamais pouvoir se retrouver, l'un écrivant à un autre qui est mort, l'autre lui répondant par avance sans espoir d'être lu.

L'immortalité que propose l'écriture est à ce prix : ne jamais pouvoir recouvrir tout à fait la réalité. Le point de rencontre se trouve dans l'ellipse finale du roman, dans cet entre-deux qui relie le premier mot du livre, son titre, à son dernier mot,

« exécuté », et c'est cette fidélité silencieuse qui fait de Hans un écrivain au seuil de sa vie.

2. Le temps retrouvé ou l'Allemagne réconciliée

Marcel Proust est fréquemment cité dans l'œuvre d'Uhlman et il constitue pour la plupart des écrivains de sa génération un modèle incontournable. Même si on ne peut comparer les deux œuvres, elles répondent toutes deux à une volonté de faire

de la dernière page pour le récit d'Uhlman, ou du dernier tome pour Proust, la clef de l'ensemble, celle de l'origine de l'écriture. Si L'Ami retrouvé est une réconciliation, c'est finalement moins avec le fantôme imaginaire de Conrad, qui ouvre et ferme la porte vers l'absolu, qu'avec un pays dérobé. « C'est un bien étrange exil que celui de son enfance », écrit Saint-Exupéry à sa mère, lui qui longera sans cesse, toute sa vie, « le petit mur de pierre grise » qui sépare l'adulte qu'il est du parc plein d'ombre de l'enfance. Puisque la ville de sa jeunesse a péri sous la barbarie d'un peuple qui a oublié sa culture, Uhlman arpente au fil de l'écriture le royaume du passé. « Réunion », c'est la réponse qu'un homme de soixante ans, « amoureux de l'Allemagne » de Goethe, donne à la déchirure de l'Histoire. L'écriture pour guérir la schizophrénie de ceux qui renouent avec leur passé occulté, la schizophrénie d'une Allemagne qui fut celle de la grandeur et de l'horreur (*Pas de Résurrection, s'il vous plaît*) :

Il voyait parfaitement la toile. Le Wald Cafe, avec en premier plan la silhouette de Raiser, le poète, tel qu'il se le rappelait vingt ans plus tôt : son profil grec de jeune Apollon et ses longues mains posées sur une chaise.

En arrière-fond, il y aurait la ville entourée de collines et de vignobles sous la lumière dorée de la lune d'automne.

Tenter d'exprimer dans un tableau ses sentiments les plus profonds : la tristesse, la nostalgie, l'amour, la haine et le regret de ne jamais plus retourner chez soi, ne serait pas chose facile. Mais lui seul au monde, Simon Elsas, un artiste, pouvait le réaliser.

Nostalgie... le mot à lui seul résume l'atmosphère crépusculaire de *L'Ami retrouvé*. Étymologiquement, le mot signifie « la souffrance du retour » et jusqu'au XIX^e siècle le « mal du pays ».

Sur la littérature et l'Histoire

« La littérature et les camps de Primo Levi à Jorge Semprun », *Le Magazine littéraire*, n° 438, janvier 2005.

Primo LEVI, *Si c'est un homme*, Julliard, 1948.

Jorge SEMPRUN, *L'Écriture ou la Vie*, Folio, Gallimard, 1994.

Sur l'adolescence pendant la guerre

Christophe GALLAZ et Roberto INNOCENTI, *Rose Blanche*, Gallimard, Folio cadet, 1990.

Alison L. GOLD, *Mon amie Anne Frank*, Bayard, 1998.

J.-M.G. LE CLEZIO, *Étoile errante*, Folio, Gallimard, 1995.

**Groupement de textes
thématique****Variations sur l'amitié**

AVEC LA DÉCOUVERTE de l'amour et la révolte contre les parents, vivre enfin une véritable amitié fait partie des moments marquants de l'existence. Hans est, jusqu'à l'apparition de Conrad, solitaire et comme endormi dans la grisaille ; sa vie semble commencer, tout comme le livre, à l'entrée de Conrad dans la salle de classe.

Période à la fois déchirante, parce qu'elle oblige à grandir, et pleine d'espoirs, parce qu'elle est l'entrée dans la grande vie, l'adolescence est un difficile et parfois douloureux passage : celui qui va de l'enfance au monde adulte. Et dans cette traversée, l'ami est l'inaltérable compagnon qui guide, comprend, partage les secrets et les premières révoltes sur le non-sens de la vie. Mais être amis, ce n'est pas seulement tout

partager dans une complicité exceptionnelle, c'est surtout être terriblement exigeant avec soi comme avec l'autre. L'ami véritable est certes prévenant, doux et tendre mais il serait hypocrite s'il ne soulignait pas les défauts, les faiblesses ou les manques de l'âme sœur. Hans est de ce point de vue plus intransigeant, mais aussi plus authentique que Conrad, quand il exige des explications sur l'attitude de son ami qui, lui, hésite et ment

maladroitement. Là se situe sans doute la différence entre la simple camaraderie et les sommets ardues de l'Amitié : celle-ci implique la passion, la hauteur des sentiments et la grandeur d'actes tels que le sacrifice, le don de soi ou l'héroïsme. Là où le camarade transige pour sauver par le silence ou les omissions une relation moribonde, l'ami est prêt à sacrifier l'autre qui l'a déçu sur l'autel de l'amitié elle-même. On comprendra que tant d'exigence suscite à la fois les plus nobles, les plus exaltantes passions mais aussi les plus terribles déceptions parce qu'elles sont souvent les premières éprouvées dans la vie.

De l'amitié exclusive et pure à la perte ou l'abandon, il y a là tout le condensé de l'existence à venir. Des âmes sœurs qui se reconnaissent au miroir brisé de la trahison, c'est le voyage vers l'exil de l'enfance que nous vous proposons de faire au fil des textes suivants.

1.**La rencontre**

Quand Montaigne écrit les Essais à partir de 1570, il est pétri de littérature antique. Le chapitre 28 s'inspire ainsi de la conception platonicienne de l'amour-amitié développée dans *Le Banquet* par Platon. Au travers de l'ami-amant, l'homme cherche l'absolu et l'immortalité de l'âme. L'amitié est la relation intime qui unit deux êtres mais c'est aussi le modèle idéal du lien social qui associe les citoyens entre eux. Le texte, ici présenté, fait partie des plus

célèbres sur la rencontre amicale et — qui sait ? — sur le coup de foudre. Quand il l'écrit, Montaigne est encore marqué par la perte tragique de son ami Étienne de La Boétie rencontré en 1557 et mort six ans plus tard. L'écriture du livre I des Essais s'explique d'ailleurs en partie par la volonté de l'auteur, exécuteur testamentaire de son ami, de lui rendre hommage en éditant ses ouvrages. Le livre rédigé par Montaigne est conçu comme une variation de textes symétriquement disposés autour du chapitre central (chap. 29) où les œuvres de La Boétie devaient être reproduites. Au fil des rééditions, le duo devient un solo, les textes de l'ami disparaissent et demeure la voix de Montaigne. A la fois dissertation convenue sur un thème classique et poème d'amour et de mort, le chapitre « De l'amitié » propose parmi les plus belles pages sur la complicité des amis unis par-delà la mort dans l'imbrication du moi et du toi.

Michel de MONTAIGNE (1533-1592)

«De l'amitié »

Essais (1580-1595)

(Folio classique n° 289)

Au demeurant, ce que nous appelons ordinairement amis et amitiés, ce ne sont qu'accointances et familiarités nouées par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos âmes s'entretiennent. En l'amitié de quoi je parle, elles se mêlent et confondent l'une en l'autre, d'un mélange si universel, qu'elles effacent et ne retrouvent plus la couture qui les a jointes. Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne

peut s'exprimer, qu'en répondant : « Parce que c'était lui ;
parce que c'était moi. »

Il y a au-delà de tout mon discours, et de ce que j'en puis dire particulièrement, ne sais quelle force inexplicable et fatale, médiatrice de cette union. Nous nous cherchions avant que de nous être vus, et par des rapports que nous voyions l'un de l'autre, qui faisaient en notre affection plus d'effort que ne porte la raison des rapports, je crois par quelque ordonnance du ciel ; nous nous embrassions par nos noms. Et à notre première rencontre, qui fut par hasard en une grande fête et compagnie de ville, nous nous trouvâmes si pris, si connus, si obligés entre nous, que rien dès lors ne nous fut si proche que l'un à l'autre. Il écrivit une satire latine excellente, qui est publiée, par laquelle il excuse et explique la précipitation de notre intelligence, si promptement parvenue à sa perfection. Ayant si peu à durer, et ayant si tard commencé, car nous étions tous deux hommes faits, et lui plus de quelques années, elle n'avait point à perdre de temps et à se régler au patron des

amitiés molles et régulières, auxquelles il faut tant de précaution de longue et préalable conversation. Celle-ci n'a point d'autre idée que d'elle-même, et ne se peut rapporter qu'à soi, ce n'est pas une spéciale considération, ni deux, ni trois, ni quatre, ni mille : c'est je ne sais quelle quintessence de tout ce mélange, qui, ayant saisi toute ma volonté, l'amena se plonger et se perdre dans la sienne ; qui, ayant saisi toute sa volonté, l'amena se plonger et se perdre en la mienne, d'une faim, d'une concurrence pareille. Je dis perdre, à la vérité, ne nous réservant rien qui nous fût propre, ni qui fût sien, ou mien.

(Livre I, chap. 28)

2.

Le partage et les jeux

Mon ami Frédéric est une histoire en partie autobiographique qui retrace la destinée de Frédéric Schneider, voisin du narrateur, entre 1925 et 1942 en Allemagne. Le récit raconte l'amitié des deux enfants qui partagent leurs jeux et qui vont être séparés par l'Histoire. On découvre avec le narrateur la progressive mise au ban de la société de la communauté juive, jusqu'à la mort de Frédéric sous un bombardement en 1942. L'extrait se situe au tout début du livre, lorsque les joies enfantines ne sont pas encore ternies par la bêtise et la haine racistes. Frédéric et le narrateur entraînent leurs parents à la foire ; ils se gavent de friandises et montent sur des chevaux de bois. La journée s'achève chez le photographe qui prend un cliché des deux familles juchées sur un immense cheval. L'ironie tragique de l'histoire voudra que Frédéric réclame à la

fin du récit cette photo au narrateur car elle est le seul souvenir qui lui reste de ses parents disparus et de son bonheur enfui.

Hans Peter RICHTER (né en 1925)

Mon ami Frédéric (1963)

(trad. Christiane Prélet,

Le Livre de poche jeunesse n° 8)

Papa enfourcha fièrement, le premier, ce cheval aux dimensions fantastiques.

Le photographe apporta un petit tabouret et aida

Maman et Mme Schneider à monter en selle. Puis il nous hissa, nous, les enfants, sur le dos du cheval. Schneider monta le dernier, mais il riait encore tellement qu'il faillit basculer de l'autre côté.

Enfin nous fûmes tous perchés sur le cheval de bois ; Frédéric et moi, nous étions si fatigués que nous serions tombés par terre si nos mères ne nous avaient solidement maintenus. Seul, Papa, dressé au milieu, chevauchait fièrement, comme à la parade, le torse bombé et une main sur la hanche.

Schneider continuait si bien à rire que tout le monde en fit autant.

Papa, cependant, souriait seulement, afin de ne rien perdre de sa dignité de cavalier.

Le photographe disparut sous le voile noir de son appareil. On ne voyait plus que ses deux mains. Il donnait des instructions que personne ne comprenait. Enfin il remplaça le verre dépoli par la plaque. Il se mit en position à côté de l'appareil et dit : « Attention » ; puis il pressa dans sa main

une poire en caoutchouc rouge. Sans bouger nous ravalâmes notre rire, fixant l'appareil jusqu'au «Je vous remercie » du photographe.

Il avait déjà disparu dans sa chambre noire avec la plaque, pendant que nous dégringolions de cheval les uns après les autres.

Schneider commença à tirer le cheval par la queue, et quelle ne fut pas la surprise de chacun d'entre nous en voyant le cheval s'allonger encore : il s'étira jusqu'au mur de la baraque !

Ce fut encore un immense éclat de rire devant cet animal qui traversait de toute sa longueur le paysage de montagne.

Le photographe nous apporta les deux cartes. Papa paya avec désinvolture en prenant l'argent dans la poche de sa veste. Il s'inclina devant Mme Schneider et lui tendit la photo.

J'étais assis devant. Entre les oreilles du cheval pointait mon cornet-surprise. Derrière moi, Maman ; à

voir son visage on aurait dit qu'elle retenait dans sa bouche une grenouille prête à s'échapper. Papa trônait au milieu avec des allures de propriétaire. Frédéric s'agrippait à la veste de son père, le cornet-surprise qu'il tenait à la main dépassait le sommet des montagnes comme s'il avait voulu soutenir les nuages. Mme Schneider retenait Frédéric par le col. M. Schneider était hilare.

3.

La complicité magique

La Lettre de Conrad, écrite en 1965, est publiée — à la demande de Fred Uhlman — en 1985, à titre posthume. Ce texte exploite toutes les possibilités offertes par le changement de point de vue narratif. *L'Ami retrouvé* nous raconte combien Hans a désiré l'amitié de Conrad, combien il a épilogué sur les signes d'indifférence ou d'intérêt qu'il croyait détecter chez

l'adolescent. *La Lettre de Conrad* nous propose l'envers du décor, reprend les événements que nous connaissons déjà, les interprète différemment et révèle finalement un Conrad moins hautain et plus timide, espérant que Hans devienne son ami.

Fred UHLMAN (1901-1985)

La Lettre de Conrad (1985)

(trad. Béatrice Gartenberg, Stock)

Cette fois je décidai de ne pas te laisser échapper et m'arrêtai pour t'attendre.

« Salut Hans », dis-je en faisant un gros effort pour

ne pas te laisser voir à quel point j'étais nerveux et intimidé. Tu me regardas et souris.

« Salut, Conrad », dis-tu.

Ta voix était ferme alors que la mienne tremblait. Te souviens-tu que nous avons monté et descendu la rue pendant une heure en parlant et riant? J'ai oublié ce que nous nous sommes dit et pourquoi nous riions comme de stupides gamins. Tout ce dont je me souviens, c'est que tu voulais que je te parle de Mycènes. Est-ce que l'endroit où Clytemnestre avait assassiné Agamemnon, et Oreste sa mère, était vraiment effrayant?

Je t'affirmai que l'horreur était seulement dans la tête et que, si je n'avais rien su de cette tragédie, j'aurais dit que ce lieu était l'un des plus beaux, des plus impressionnants que j'aie jamais vus, mais que j'avais rencontré des imbéciles qui prétendaient avoir éprouvé une sensation terrible, qu'ils avaient ressenti une impression funeste, de sang, de revenants, que sais-je encore ? Que la montagne leur avait paru sombre et menaçante, qu'ils avaient eu froid

et avaient été pris de frissons : un pur produit de leur imagination. Pour ma part, je trouvais la montagne ensoleillée, la vue superbe, et pourtant j'étais seul et lisais *L'Orestie*. C'est à peu près tout ce dont je me souviens de cette première conversation. En rentrant chez moi, je me rendis directement dans ma chambre.

Je n'avais pas envie d'affronter mes parents.

Je devais être seul.

Comment aurais-je pu leur dire que je m'étais enfin trouvé un ami, et que cet ami était juif?

Je dormis à peine cette nuit-là. J'étais trop surexcité, trop heureux. J'avais hâte d'être au matin — d'habitude je dors comme une souche — pour aller au lycée et te voir. Dieu merci, je n'étais plus seul ! J'avais enfin un ami ! Tu étais déjà là-bas — peut-être n'avais-tu pas dormi non plus — et un seul

regard me suffit pour comprendre que toi aussi tu étais heureux.

À partir de ce moment nous fûmes comme deux frères. Les « von » de la classe étaient abasourdis, les « grosses têtes » n'en revenaient pas.

Nous repartions ensemble tous les jours après les cours, et tous les matins je t'attendais.

Nous parlions de tout : Hölderlin, Goethe - je connais encore par cœur son *Prométhée* et *Grenzen der Menschheit* et je me récitais à moi-même tous les jours. Ils m'ont aidé à supporter la vie et à présent ma mort imminente. Te souviens-tu du *Patmos* de Hölderlin ? Nous n'arrêtions pas de parler. Il y avait tant de sujets de conversation ! Ce que nous attendions de la vie, ce que nous espérions accomplir, que sais-je encore ? Nous ne parlions jamais de la mort qui nous semblait si lointaine et qui n'avait de toute façon aucune importance puisque nous étions immortels.

4.**Le sacrifice et le don de soi**

L'amitié n'est pas seulement le fait de partager des passions communes, c'est aussi le fait de manifester cette relation unique en étant prêt à tout donner pour et à l'autre. Dans *L'Ami retrouvé*, Hans s'exalte : « Il n'y avait pas, dans ma classe, un seul garçon qui répondît à mon romanesque idéal d'amitié, pas un seul que j'admirais réellement, pour qui j'aurais volontiers donné ma vie [...]. » Or la montée de l'antisémitisme offre l'occasion d'un héroïsme de circonstance en défendant un ami juif brimé ou moqué par ses camarades. Dans *Mon ami*

Frédéric, le narrateur se dénonce en vain pour sauver Frédéric violemment accusé par une commerçante d'avoir brisé avec une balle sa vitrine. Dans *Silbermann*, livre prophétique écrit en 1922, le narrateur décide de consacrer sa vie à défendre son ami juif des attaques racistes des écoliers. Il conçoit ainsi l'amitié comme une mission qui fait de lui un héros défenseur de la Justice. La scène ici reproduite montre le narrateur en train de renoncer à son ancienne amitié pour Philippe Robin, devenu antisémite, pour se consacrer à son nouvel ami, *Silbermann*.

Jacques de LACRETELLE (1888-1985)

Silbermann (1922)

(Folio n° 417)

Au matin, j'eus le sentiment qu'un devoir m'était dicté : réparer l'injustice des hommes à l'égard de *Silbermann*. Il me fallait non seulement l'aimer, mais prendre son parti

contre tous, si difficile et si ingrate que fût l'entreprise. D'ailleurs ses ennemis principaux n'étaient-ils pas les Saint-Xavier et n'avais-je pas toujours ressenti envers ceux-ci, Philippe Robin excepté, une inimitié naturelle ?

Je décidai de parler à Philippe afin de le détacher des adversaires de Silbermann.

Le jour même, j'allai le trouver. Je lui exposai combien étaient cruels les mauvais traitements infligés à Silbermann. «Je sais qu'il en souffre beaucoup » ajoutai-je. Et j'en appelai au bon cœur de Philippe pour qu'il les fit cesser.

Philippe m'avait écouté attentivement mais avec froideur.

- Moi aussi, répliqua-t-il, j'ai quelque chose à te

dire à ce sujet. Il m'est très désagréable de voir un de mes amis se lier avec ce garçon.

- Et pourquoi ? demandai-je.

- Pourquoi ?... Parce qu'il est Juif.

C'était bien la raison énoncée par Silbermann. Philippe avait articulé durement ces quelques mots. On sentait que pour lui l'argument était décisif. Cependant, cherchant une parole d'adoucissement, j'esquissai un geste d'insouciance.

- Oh ! Je sais... reprit Philippe. Il se peut que pour vous autres cela n'ait pas d'importance.

Ce ton supérieur et cette allusion à ma religion me blessèrent au vif.

- C'est que *nous autres*, ripostai-je d'une voix vibrante, nous ne falsifions pas la parole de Dieu. Philippe haussa légèrement les épaules.

- En tout cas, affirma-t-il, il faut choisir entre lui et moi.

Dans l'instant, je songeai à tout ce que comportait l'amitié de Philippe : un sentiment doux et bien réglé, des joies faciles et approuvées... Devant ces images aimables, je fus

près d'abandonner Silbermann. Mais, de l'autre côté, se présentait une tâche ardue ; j'entrevis une destinée pénible ; et exalté par la perspective du sacrifice, je répondis d'un souffle irrésistible :

Lui.

Nous nous séparâmes.

5.

Une infinie empathie

Plus classique, la fable qui suit décrit la prévenance des vrais amis qui craignent sans cesse pour l'autre sans attendre d'être assurés de la menace. On retrouve dans *L'Ami retrouvé* cette même

sollicitude dans le tact de Conrad face à son ami gêné et humilié par l'attitude de son père venu se présenter dans sa chambre.

Jean de LA FONTAINE (1621-1695)

« Les deux amis »

Fables (1678)

(La bibliothèque Gallimard n° 52)

Deux vrais amis vivaient au Monomotapa :

L'un ne possédait rien qui n'appartînt à l'autre :

Les amis de ce pays-là

Valent bien dit-on ceux du nôtre.

Une nuit que chacun s'occupait au sommeil, Et mettait à profit l'absence du Soleil,

Un de nos deux Amis sort du lit en alarme. Il court chez son intime, éveille les valets ; Morphée avait touché le seuil de ce palais. L'Ami couché s'étonne, il prend sa bourse, il

s'arme ;

Vient trouver l'autre, et dit : « Il vous arrive peu De courir quand on dort ; vous me paraissez homme A mieux user du temps destiné pour le somme : N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu ? En voici : s'il vous est venu quelque querelle, J'ai mon épée, allons. Vous ennuyez-vous point De coucher toujours seul ? Une esclave assez belle Était à mes côtés : voulez-vous qu'on l'appelle ?

- Non, dit l'ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point :

Je vous rends grâce de ce zèle.

Vous m'êtes en dormant un peu triste apparu;
J'ai craint qu'il ne fût vrai, je suis vite accouru.

Ce maudit songe en est la cause. »

Qui d'eux aimait le mieux, que t'en semble, Lecteur?

Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.
Qu'un ami véritable est une douce chose.
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;
Il vous épargne la pudeur
De les découvrir vous-même.
Un songe, un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

(Livre VIII, fable 11)

6.

La trahison

Frédéric meurt sous les obus parce qu'on lui refuse l'accès à la cave qui le protégerait et le narrateur reste silencieux. On sait le contenu de la lettre que Hans reçoit de Conrad et qui sonne aussi faux que la chanson de Bollacher, « Petit youpin,

nous te disons adieu ». A l'amitié succède souvent la violence muette ou lâche des trahisons ; et le narrateur de *Silbermann* n'échappe pas à la règle. Alors que son ami a fui en Amérique, il lui faut revenir à l'école, désormais seul, et affronter le regard de Philippe pour redevenir son « ami ».

Jacques de LACRETELLE (1888-1985)

Silbermann (1922)

(Folio n° 417)

| - Veux-tu que nous oublions tout cela et que nous redevenions amis ?

Oublier ?... Était-ce possible ? À la vue du dessin et de l'inscription, une ardeur mystique s'était rallumée en moi. Je pensais à ce que j'avais appelé ma mission, je me remémorais ma promesse initiale, la longue lutte soutenue, mes efforts pour sauver Silbermann ; j'avais le souvenir du frissonnement extraordinaire qui s'emparait de moi lorsque, à ses côtés, honni et frappé autant que lui, je répétais : « Je lui sacrifie tout... » Non, ces choses ne pouvaient point s'effacer. La moindre parole de réconciliation me parut un reniement. J'eus l'impression qu'elle ne pourrait sortir de ma gorge ; et raidi, les dents serrées, je demeurai dans un silence farouche.

Mais comme je repassais mentalement par ces épreuves, j'aperçus la voie où j'étais engagé ; voie difficile, abrupte, où l'on se heurte à mille obstacles, où le moindre trébuchement amène une chute. J'eus la vision d'une vie pénible et dangereuse au cours de laquelle on s'écorche davantage chaque jour. Et vers quel but ? Ne savais-je point maintenant que sur les sommets auxquels j'avais

rêvé d'atteindre, nul humain ne vivait ?

Philippe Robin, attendant une réponse, ne disait plus rien, mais il m'observait du coin de l'œil. Son visage était gai et serein. Il semblait se tenir sur une route bien plus facile, où étaient ménagés des biais commodes, des sauvegardes propices, et qui côtoyaient les abîmes sans s'y perdre jamais.

J'eus le sentiment que j'étais placé devant deux chemins et que mon bonheur futur était suspendu au choix que j'allai faire. J'hésitais... Mais tout à coup le paysage du côté de Philippe me parut si attrayant que mon être se détendit; et faiblement, je laissais échapper un sourire. Philippe, devinant mon acquiescement, mit la main sur mon épaule. La pluie avait cessé. Il m'entraîna.

Et comme je faisais le premier pas avec lui, je me retournai vers la caricature de Silbermann et, après

un effort, je dis sur un petit ton moqueur dont le naturel parfait me confondit intérieurement :

- C'est très ressemblant.

7.

L'oubli

Verlaine a écrit « Colloque sentimental » en 1868, avant de connaître Rimbaud. Le poème préfigure étrangement leur relation chaotique. Plusieurs fois cité par Uhlman dans ses œuvres, ce texte entre en résonance avec la nostalgie désabusée de L'Ami retrouvé. Que reste-t-il des amours et amitiés passées ? Des feuilles mortes au vent mauvais et des lambeaux de phrases qui se perdent dans la nuit.

Paul VERLAINE (1844-1896)

« Colloque sentimental »

Fêtes galantes (1868)

(Folioplus classique n° 38)

Dans le vieux parc solitaire et glacé, Deux formes ont tout
à l'heure passé.

Leurs yeux sont morts et leurs lèvres sont molles, Et l'on
entend à peine leurs paroles.

Dans le vieux parc solitaire et glacé, Deux spectres ont
évoqué le passé.

- Te souvient-il de notre extase ancienne ?
- Pourquoi voulez-vous donc qu'il m'en souviennne ?

- Ton cœur bat-il toujours à mon seul nom ?
Toujours vois-tu mon âme en rêve ? — Non.

Ah ! les beaux jours de bonheur indicible
Où nous joignons nos bouches ! — C'est possible.

- Qu'il était bleu, le ciel, et grand, l'espoir !
- L'espoir a fui, vaincu, vers le ciel noir.

Tels ils marchaient dans les avoines folles,
Et la nuit seule entendit leurs paroles.

8.

Le sens de l'amitié

S'il est un auteur qui glorifie les valeurs de l'amitié et de la camaraderie, c'est bien Saint-Exupéry. Dans *Terre des hommes*, il rend hommage à ses amis Mermoz et Guillaumet, et

le dernier chapitre confronte la fausse camaraderie virile des guerriers à la véritable amitié qui est don de soi et quête de l'humanité dans l'autre. On est à la veille de la Seconde Guerre mondiale...

Antoine de SAINT-EXUPÉRY (1900-1944)

Terre des hommes (1939)

(Folio n° 21)

Dans un monde devenu désert, nous avons soif de retrouver des camarades : le goût du pain rompu entre camarades nous a fait accepter les valeurs de guerre. Mais nous n'avons pas besoin de la guerre

pour trouver la chaleur des épaules voisines dans une course vers le même but. La guerre nous trompe. La haine n'ajoute rien à l'exaltation de la course.

Pourquoi nous haïr ? Nous sommes solidaires, emportés par la même planète, équipage d'un même navire. Et s'il est bon que des civilisations s'opposent pour favoriser des synthèses nouvelles, il est monstrueux qu'elles s'entre-dévorent.

Puisqu'il suffit, pour nous délivrer, de nous aider à prendre conscience d'un but qui nous relie les uns aux autres, autant le chercher là où il nous unit tous. Le chirurgien qui passe la visite n'écoute pas les plaintes de celui qu'il ausculte : à travers celui-là, c'est l'homme qu'il cherche à guérir. Le chirurgien parle un langage universel. De même le physicien quand il médite ces équations presque divines par lesquelles il saisit à la fois et l'atome et la nébuleuse. Et ainsi jusqu'au simple berger. Car celui-là qui veille modestement quelques moutons sous les étoiles, s'il prend conscience de son rôle, se découvre plus qu'un serviteur. Il est une sentinelle. Et chaque sentinelle est responsable de tout l'Empire.

Pour étudier les textes

- Quel rôle jouent les parents dans l'amitié des enfants ?
Que révèle la méditation sur *L'Orestie* de Conrad sur ses propres relations avec ses parents ?
- Étudiez les différents points de vue utilisés dans les textes proposés. Pourquoi le point de vue interne est-il privilégié ?
Repérez dans *L'Ami retrouvé* la scène décrite par Conrad :
quelles différences apparaissent? Que nous révèlent-elles sur la psychologie des deux adolescents ?
- L'amour et l'amitié parfois se confondent dans ces textes :
quels sont les points communs et les différences entre ces deux sentiments ?

- Essayez de montrer l'importance du rêve, du fantasme et du désir dans la construction de la relation amicale. Comment expliquez-vous que la plupart des amitiés échouent? Quel rôle joue la mort dans celles qui semblent échapper à la trahison ?

**Groupement de textes
stylistique**

La théorie du faucon
ou l'effet de chute

UNE GRANDE PARTIE de l'intérêt littéraire de *L'Ami retrouvé* réside dans le rapport entre le titre de l'ouvrage et l'intrigue qui semble jusqu'à la fin bien davantage le récit d'une séparation que celui de retrouvailles. Au fil de la lecture, on s'étonne de la divergence grandissante entre les attentes soulevées par le titre et l'histoire qui relate la rupture entre les deux amis. Le suspense grandit par conséquent jusqu'à ce que la convergence intervienne enfin : convergence entre le temps de l'écriture et le passé de l'amitié enfin retrouvée, convergence entre ce que suggère le titre — la réunion — et la conclusion du récit — Conrad n'a pas trahi.

Uhlman maîtrise parfaitement l'un des ressorts principaux de la nouvelle et de tout texte court : l'effet de surprise qui rend indispensable la lecture de la dernière page ou même du

dernier mot pour que le sens irradie l'œuvre entière. «Si la première phrase n'est pas écrite en vue de préparer cette impression finale, l'œuvre est manquée dès le début », écrit Baudelaire dans *Notes nouvelles sur Edgar Poe*. L'écrivain dissémine ainsi des indices, des notations qui préparent l'effet final et qui l'éclairent rétrospectivement. Les écrivains romantiques allemands

dont s'inspire largement Uhlman ont nommé ce procédé de retournement la « théorie du faucon » en référence à une nouvelle de Boccace (1313-1375) dans le *Décameron*. Dans cette nouvelle, un jeune Florentin se ruine pour obtenir les faveurs d'une femme mariée qui se refuse à lui. Réduit à la pauvreté, il ne conserve de sa richesse passée qu'un magnifique faucon. Devenue veuve, la jeune femme, dont le fils est malade, se rend chez le Florentin à la demande de son enfant qui pense guérir si on lui donne le faucon. Apprenant la visite de son ancienne bien-aimée, le Florentin veut lui servir un repas à la hauteur de son rang et il sacrifie le faucon qu'il lui sert à manger. Lorsqu'elle avoue la raison de sa visite, il s'effondre en pleurs puisque le faucon vient d'être consommé. *L'Ami retrouvé* suit en l'inversant (du négatif au positif) le même mouvement de revirement.

C'est aussi ce procédé qu'utilise Kressmann Taylor dans le roman *Inconnu à cette adresse* (1938). Le sujet est proche de celui de *L'Ami retrouvé*. Deux amis, dont l'un est juif et a émigré aux États-Unis et l'autre, allemand, qui est resté au pays,

correspondent. Les lettres se succèdent et manifestent un changement : l'ami allemand devient nazi et finit par demander l'arrêt des échanges épistolaires. Max Eisenstein, le juif, choisit cependant d'envoyer une dernière lettre pour solliciter l'aide de son ami, Martin Schulse : sa sœur est restée en Allemagne et elle est menacée. Au nom de leur ancienne amitié, Max demande à Martin de la protéger. Ce dernier non seulement refuse cette aide mais il annonce à Max de façon froide et cynique la mort de la jeune fille. Dès lors le récit bascule : Martin reçoit de Max des

lettres étranges pleines de messages secrets et codés. Trois lettres suffisent pour que l'Allemand soit déclaré « inconnu à cette adresse », probablement arrêté par les nazis qui le prennent pour un espion. Le génie du récit repose sur la succession elliptique des lettres et sur l'impact visuel de la dernière reproduite à la dernière page et sur laquelle a été apposé le tampon « inconnu à cette adresse ».

Nous vous proposons ici un choix de textes courts qui ménagent des effets de surprise similaires avec des tonalités différentes, même si le tragique ou la cruauté dominant.

1.

L'ironie du sort

Les contes de Maupassant reposent souvent sur des effets de retournement surprenants savamment préparés. Ainsi

« La parure » raconte l'histoire d'un couple de petits bourgeois modestes qui est un jour invité au bal. La jeune femme, Mme Loisel, craint de n'être pas assez présentable pour la fête et elle convainc son mari d'acheter une robe nouvelle. Le couple se prive pour acheter la toilette, mais il manque à la jeune femme un bijou pour rehausser la tenue. M. Loisel lui suggère de solliciter sa riche amie Mme Forestier pour qu'elle lui en prête un. Elle choisit une magnifique parure en diamants mais, au retour de la fête, le bijou est perdu. C'est le début d'un enfer de dix ans : les Loisel empruntent pour racheter un bijou identique et le rendre sans rien dire à Mme Forestier. Ils rembourseront la

parure au prix d'une vie misérable. Au bout de dix ans le collier est payé et Mme Loisel croise par hasard son amie aux Champs-Élysées.

Guy de MAUPASSANT (1850-1893)

« La parure »

Contes du jour et de la nuit (1884)

(Folio classique n° 1558)

Que serait-il arrivé si elle n'avait point perdu cette parure ? Qui sait? qui sait? Comme la vie est singulière, changeante ! Comme il faut peu de chose pour vous perdre ou vous sauver !

Or, un dimanche, comme elle était allée faire un tour aux Champs-Élysées pour se délasser des besognes de la semaine, elle aperçut tout à coup une femme qui promenait un enfant. C'était Mme Forestier, toujours jeune, toujours belle, toujours séduisante. Mme Loisel se sentit émue. Allait-elle lui

parler ? Oui, certes. Et maintenant qu'elle avait payé, elle lui dirait tout. Pourquoi pas ?

Elle s'approcha.

- Bonjour Jeanne.

L'autre ne la reconnaissait point, s'étonnant d'être appelée ainsi familièrement par cette bourgeoise. Elle balbutia :

- Mais... Madame !... Je ne sais... Vous devez vous tromper.

- Non. Je suis Mathilde Loisel.

Son amie poussa un cri :

- Oh !... Ma pauvre Mathilde, comme tu es changée !...

- Oui, j'ai eu des jours bien durs depuis que je ne t'ai vue ; et bien des misères... et cela à cause toi !...

- De moi... Comment ça?

- Tu te rappelles bien cette rivière de diamants que tu m'as prêtée pour aller à la fête du ministère ?

- Oui. Eh bien ?

- Eh bien, je l'ai perdue.

- Comment ! Puisque tu me l'as rapportée.

- Je t'en ai rapporté une autre toute pareille. Et voilà dix ans que nous la payons. Tu comprends que cela n'était pas aisé pour nous, qui n'avions rien... Enfin c'est fini, et je suis rudement contente.

Mme Forestier s'était arrêtée.

- Tu dis que tu as acheté une rivière de diamants pour remplacer la mienne ?

- Oui. Tu ne t'en étais pas aperçue ? Elles étaient bien pareilles.

Et elle souriait d'une joie orgueilleuse et naïve. Mme Forestier fort émue, lui prit les deux mains.

- Oh ! Ma pauvre Mathilde ! Mais la mienne était fausse. Elle valait au plus cinq cents francs !...

2.**Les surprises du point de vue :
le conte cruel**

La nouvelle que vous allez lire fait partie du célèbre recueil *Le K* et raconte les malheurs du petit Dolfi, surnommé Laitue par d'autres enfants parce qu'il a un teint blafard et maladif. Dolfi voudrait jouer avec les autres enfants, grands, beaux et blonds, mais au parc il est leur souffre-douleur. Un jour, il arrive avec un fusil tout neuf qui fait envie aux autres. Ceux-ci le flattent et semblent enfin l'intégrer à leur bande. On l'encourage à participer au jeu de la guerre ; il lui faut attaquer une armée invisible au bas d'une pente. Le garçonnet s'élance, une

corde est tendue, il tombe, tous le battent et brisent son beau jouet. Une fois la lecture achevée, on ne peut que revenir en arrière sur les pas de la petite histoire et peut-être de la grande qui s'écrira quand Dolfi sera devenu un adulte.

Dino BUZZATI (1906-1972)

«Pauvre petit garçon ! »

Le K (1966)

(trad. Jacqueline Remillet, Robert Laffont)

« Tiens ! Attrape, capitaine Laitue. »

Enfin il sentit que les autres s'enfuyaient, le son héroïque de la fanfare s'estompait au-delà du fleuve, secoué par des sanglots désespérés, il chercha tout autour de lui son fusil. Il le ramassa. Ce n'était plus qu'un tronçon de métal tordu. Quelqu'un avait fait sauter le canon, il ne pouvait plus servir à rien.

Avec cette douloureuse relique à la main, saignant du

nez, les genoux couronnés, couvert de terre de la tête aux pieds, il alla retrouver sa maman dans l'allée.

« Mon Dieu ! Dolfi, qu'est-ce que tu as fait ? »

Elle ne lui demandait pas ce que les autres lui avaient fait mais ce qu'il avait fait, lui. Instinctif dépit de la brave ménagère qui voit un vêtement complètement perdu. Mais il y avait aussi l'humiliation de la mère : quel pauvre homme deviendrait ce malheureux bambin ? Quelle misérable destinée l'attendait ? Pourquoi n'avait-elle pas mis au monde, elle aussi, un de ces garçons blonds et robustes qui couraient dans le jardin ? Pourquoi Dolfi restait-il si rachitique ? Pourquoi était-il toujours si pâle ? Pourquoi était-il si peu sympathique aux autres ? Pourquoi n'avait-il pas de sang dans les veines et se laissait-il toujours mener par les autres

et conduire par le bout du nez ? Elle essaya d'imaginer son fils dans quinze, vingt ans. Elle aurait aimé se le représenter en uniforme, à la tête d'un escadron de cavalerie, ou donnant le bras à une superbe jeune fille, ou patron d'une belle boutique, ou officier de marine. Mais elle n'y arrivait pas. Elle le voyait toujours assis un porte-plume à la main, avec de grandes feuilles de papier devant lui, penché sur le banc de l'école, penché sur la table de la maison, penché sur le bureau d'une étude poussiéreuse. Un bureaucrate, un petit homme terne. Il serait toujours un pauvre diable, vaincu par la vie.

« Oh ! le pauvre petit ! » s'apitoya une jeune femme élégante qui parlait avec Madame Klara.

Et secouant la tête, elle caressa le visage défait de Dolfi. Le garçon leva les yeux, reconnaissant, il essaya de sourire et une sorte de lumière éclaira un instant son visage pâle. Il y avait toute l'amère solitude d'une créature fragile, innocente, humiliée, sans défense ; le désir désespéré d'un peu de consolation ; un sentiment pur,

douloureux et très beau qu'il était impossible de définir. Pendant un instant — et ce fut la dernière fois — il fut un petit garçon doux, tendre et malheureux, qui ne comprenait pas et demandait au monde environnant un peu de bonté. Mais ce ne fut qu'un instant. «Allons Dolfi, viens te changer ! » fit la mère en colère, et elle le traîna énergiquement à la maison.

Alors le bambin se remit à sangloter à cœur fendre, son visage devint subitement laid, un rictus dur lui plissa la bouche.

« Oh ! Ces enfants ! Quelles histoires ils font pour un rien ! s'exclama l'autre dame agacée en les quittant. Allons, au revoir Madame Hitler ! »

Dans la nouvelle « Le départ de Sébastien », Jehanne Jean-Charles élabore l'effet en jouant sur le point de vue narratif. La focalisation interne ménage

une surprise cruelle : Sébastien quitte un beau matin le domicile familial. Il est jaloux du nouveau-né qui vient d'arriver et qui a pris sa place. L'angle de vision est réduit à celui du héros dont on ne connaît que les sentiments. On pense jusqu'à la fin que Sébastien est un enfant. Pourtant quelques indices sont habilement placés au cours du récit pour préparer la sombre découverte...

Jehanne JEAN-CHARLES

« Le départ de Sébastien »

Vous avez dit horrible ? (1980)

(Éditions Jean Goujon)

Le jour tombait maintenant et l'affolement gagnait Sébastien. Il avait envie désespérément d'être chez lui. Il souhaitait même entendre les cris désagréables de Michel. Au lieu de cela, il perçut un grognement sourd et menaçant provenant d'un fourré tout proche. Des branches craquaient.

Un instant paralysé de frayeur, Sébastien regarda autour de lui et vit un arbre dont les premières branches, facilement accessibles, pouvaient lui servir de refuge. Mais il n'eut pas le temps de l'atteindre. Une énorme masse déferlait sur lui et le renversait. Il sentit un souffle chaud et fétide, reçut un coup violent au côté. Sa tête heurta brutalement une souche et il perdit conscience.

L'air froid de la nuit fut la première chose que Sébastien ressentit à nouveau. Il émergeait des brumes douloureuses. Son côté le faisait terriblement souffrir. Et il avait encore très peur. N'ayant jamais vu de sanglier, il ne savait pas qu'il avait été renversé et piétiné par une laie craignant pour ses petits. Elle les avait emmenés dans des lieux plus

sûrs mais Sébastien n'osait bouger pensant que la bête le guettait peut-être.

Il se décida enfin avec une infinie prudence et retomba en gémissant. Il ne pouvait pas marcher, tout au plus se traîner. Oubliant sa peur de la bête, il se mit à appeler désespérément. On finirait bien par l'entendre, il ne pouvait plus être loin de chez lui avec tout ce chemin qu'il avait fait. Il gémissait, pleurait et sa voix s'enrouait. Quand il fut convaincu que personne ne viendrait à son secours, au prix d'un effort terrible il se mit à ramper sur le sol, s'arrêtant de temps à autre pour reprendre son souffle et appeler encore.

Les étoiles brillaient dans un ciel bleu marine où la lune sans halo éclairait Sébastien. Les oiseaux, réveillés par ses plaintes, ouvraient un œil curieux pour le voir se traîner sur le sol, puis ils retombaient dans leur sommeil indifférent.

Sébastien avait la langue sèche et râpeuse. La fièvre adoucissait sa douleur en lui procurant un délire étrange où

il croyait voir sa maison, le tapis rouge du salon, doux, humide mais cette rougeur tiède c'était le sang qui s'échappait de sa blessure au côté, et coulait silencieux, abondant, sans qu'il en eut conscience.

Un vertige le prit. Les arbres tournaient, verts presque noirs, agitant leurs branches comme des bras ouverts. Sébastien les entendait dire son nom : « Viens, Sébastien, viens. » Sébastien essayait de leur répondre, il voulait aller vers eux, mais se sentait trop fatigué. Il préférait se reposer sous le doux tapis rouge étalé sous lui. Il ferma les yeux.

Le lendemain, deux amoureux qui se promenaient découvrirent Sébastien.

La jeune fille était charmante, avec de beaux yeux verts, un nez court et ravissant. Elle s'arrêta, poussa un cri. Son compagnon qui s'était attardé, croyant trouver des champignons, la rejoignit en courant. Elle pleurait et il lui prit la taille.

« Pauvre petit garçon ! » Ne regarde pas, chérie, sèche tes beaux yeux. Est-ce parce que tu ressembles à une petite chatte, que tu es bouleversée par la vue d'un chat mort ?

3.

Le conte fantastique

Le genre fantastique permet, par son hésitation fondamentale entre l'explication rationnelle ou magique des faits relatés, de remarquables effets de surprise et des retournements prolongés jusqu'à la dernière ligne. Jusqu'à la fin, le témoin d'événements extraordinaires se demande s'il a rêvé ou réellement vécu une expérience surnaturelle, rencontré un fantôme ou a été transporté dans le passé le temps d'une nuit. Au matin, l'ouverture d'une tombe vide (« Morella » de Poe) ou la découverte d'un objet ramené du voyage nocturne (Gautier) achève de le décontenancer. Maître de la nouvelle américaine, Edgar Allan Poe joue magistralement sur cette

incertitude du lecteur et lui ménage des révélations souvent macabres et terrifiantes. Ainsi la nouvelle du « Portrait ovale » donne-t-elle en deux pages à peine la mesure de cet art. Réfugié dans un château parce qu'il est blessé, le narrateur est logé dans une chambre ornée de peintures parmi lesquelles se trouve un étrange portrait de jeune femme. Sur l'oreiller du lit, il aperçoit un petit livre qui commente les tableaux. Fasciné par le portrait ovale, le narrateur lit l'explication de la toile. L'écrivain use soigneusement de l'italique pour accentuer

les impressions de lecture, technique qui est reprise par Uhlman au dernier mot de son récit.

Edgar Allan POE (1809-1849)

« Le portrait ovale » (1842)

Nouvelles histoires extraordinaires

(trad. Charles Baudelaire, Folio n° 801)

C'était une jeune fille d'une très rare beauté, et qui n'était pas moins aimable que pleine de gaieté. Et maudite fut l'heure où elle vit, et aima, et épousa le peintre. Lui, passionné, studieux, austère, et ayant déjà trouvé une réponse dans son Art ; elle, une jeune fille d'une très rare beauté, et non moins aimable que pleine de gaieté : rien que lumière et sourires, et la folâtrerie d'un jeune faon ; aimant et chérissant toutes choses ; ne haïssant que l'Art qui était son rival ; ne redoutant que la palette et les brosses, et les autres instruments fâcheux qui la privaient

de la figure de son adoré. Ce fut une terrible chose pour cette dame que d'entendre le peintre parler du désir de peindre même sa jeune épouse. Mais elle était humble et obéissante, et elle s'assit avec douceur pendant de longues semaines dans la sombre et haute chambre de la tour, où la lumière filtrait la pâle toile seulement par le plafond. Mais lui, le peintre, mettait sa gloire dans son œuvre qui avançait d'heure en heure et de jour en jour.

Et c'était un homme passionné, et étrange, et pensif, qui se perdait en rêveries ; si bien qu'il ne voulait pas voir que la lumière qui tombait si lugubrement dans cette tour isolée desséchait la santé et les esprits de sa femme, qui languissait visiblement pour tout le monde, excepté pour lui. Cependant elle souriait toujours, et toujours sans se plaindre, parce qu'elle

voyait que le peintre (qui avait un grand renom) prenait un plaisir vif et brûlant dans sa tâche, et travaillait nuit et jour pour peindre celle qui l'aimait si fort, mais qui devenait de jour en jour plus languissante et plus faible. Et en vérité, ceux qui contemplaient le portrait parlaient à voix basse de sa ressemblance, comme d'une puissante merveille et comme d'une preuve non moins grande de la puissance du peintre que de son profond amour pour celle qu'il peignait si miraculeusement bien. Mais à la longue, comme la besogne approchait de sa fin, personne ne fut plus admis dans la tour ; car le peintre était devenu fou par l'ardeur de son travail, et il détournait rarement ses yeux de la toile, même pour regarder la figure de sa femme. Et il ne *voulait* pas voir que les couleurs qu'il étalait sur la toile étaient *tirées* des joues de celle qui était assise près de lui. Et quand bien des semaines furent passées, et qu'il ne restait plus que peu de chose à faire, rien qu'une touche sur la bouche et un glacis sur l'esprit de la dame palpita encore comme la flamme dans le bec d'une lampe. Et alors la

touche fut donnée et alors le glacis fut placé ; et pendant un moment le peintre se tint en extase devant le travail qu'il avait travaillé ; mais une minute après, comme il contemplait encore, il trembla, et il devint très pâle, et il fut frappé d'effroi ; et criant d'une voix éclatante : — En vérité c'est la Vie elle-même ! — il se retourna brusquement pour regarder sa bien-aimée : elle était morte !

4.

L'émotion par le silence

Voici un autre maître de la nouvelle qu'Uhlman admire profondément, Tchekhov, qui use du retournement final pour renforcer l'émotion,

la pitié ou le malaise du lecteur devant la cruauté des hommes. Le récit « Vanka » reprend la technique de la focalisation interne pour jouer cette fois-ci moins sur l'ignorance du lecteur que sur celle de l'enfant malheureux qui, un jour, prend la plume pour écrire à son grand-père. Parti à la ville pour être serviteur, Vanka est loin de sa famille, maltraité, et il rêve de revenir à la maison. La nouvelle s'achève au moment où le lecteur imagine le désarroi et le désespoir de l'enfant qui ne recevra jamais de réponse alors qu'il crie au secours. Ici l'ellipse et l'arrêt du récit, au sommet de l'intrigue, étreignent le lecteur de pitié. L'enfant écrit à son grand-père ; ému, il se souvient des Noëls passés, ce qui rend plus atroce encore sa situation, et c'est plein d'espoir qu'il va poster sa lettre.

Anton TCHEKHOV (1860-1904)

« Vanka » (1886)

(trad. Édouard Parayre, revue par Lily Denis,
Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade)

Vanka pousse un soupir, trempe sa plume et continue :

« Hier, j'ai reçu une raclée. Mon patron m'a traîné dehors par les cheveux et m'a battu à coups de tire-pied parce que je berçais le gosse et que je me suis endormi sans le faire exprès. Et puis cette semaine, la patronne m'avait dit de nettoyer un hareng, moi j'avais commencé par la queue, alors elle a pris le hareng et elle me l'a fourré plusieurs fois de suite sur la gueule. Les ouvriers se moquent

de moi, ils m'envoient au débit chercher de la vodka et me disent de voler les cornichons du patron, puis le patron me tape dessus avec tout ce qui lui tombe sous la main. Et on ne me donne rien à manger. Le matin, du pain, à midi du gruau, et le soir encore du pain, le thé et la soupe aux choux, c'est les patrons qui se les tassent. Je couche dans la pièce d'entrée, et quand le gosse pleure, je dors pas du tout, je le berce. Cher grand-père, fais-moi une grâce du bon Dieu, sors-moi d'ici, emmène-moi à la maison, au village, j'y tiens plus... Je te salue jusqu'à terre et prierai éternellement Dieu pour toi, emmène-moi d'ici ou bien je mourrai... » [...].

Vanka pousse un soupir convulsif et son regard s'arrête de nouveau sur la fenêtre. Il se rappelle que c'était toujours son grand-père qui allait dans la forêt couper le sapin de Noël des maîtres et qu'il emmenait son petit-fils avec lui. C'était le bon vieux temps ! Grand-père soupirait, la terre gelée soupirait, et de les regarder, Vanka soupirait à son tour. D'ordinaire, avant de scier le sapin, le grand-père

fumait une pipe, mettait un bon moment à prendre une prise, se moquait de Vanka, transi de froid... Les jeunes sapins, couverts de givre, demeuraient immobiles, se demandant lequel d'entre eux allait mourir. Sorti d'on ne sait où, un lièvre filait comme une flèche à travers les tas de neige. Le grand-père ne pouvait s'empêcher de crier : «Attrape-le, attrape-le... attrape-le ! Ah, bon Dieu de lapereau ! »

Le sapin une fois coupé, le grand-père le traînait chez les maîtres où l'on se mettait à le décorer... C'était surtout Mlle Olga, la préférée de Vanka, qui s'en occupait. Quand la maman de Vanka, Pélaguëïa, était encore de ce monde et servait comme femme de chambre chez les maîtres, Olga gavait Vanka de sucres d'orge ; par désœuvrement, elle lui avait appris à lire, à écrire, à compter jusqu'à cent et même à danser le quadrille. Mais, à la mort de

Pélagueïa, on avait expédié l'orphelin Vanka à l'office près de son grand-père et de là à Moscou, chez le cordonnier Aliakhine.

« Viens, cher grand-père, continue Vanka, je t'en supplie au nom du Christ, emmène-moi d'ici. Aie pitié de moi, malheureux orphelin, c'est que tout le monde me bat et j'ai horriblement faim et je m'ennuie tellement que ça ne peut pas se dire, je fais que pleurer. L'autre jour le patron m'a donné un de ces coups sur la tête que je suis tombé par terre et que j'ai eu du mal à revenir à moi. J'ai une vie d'enfer, pire qu'un chien... Dis encore bonjour de ma part à Aliona, à légor le borgne et au cocher, et ne prête mon accordéon à personne. Je reste ton petit-fils, Vanka Joukov, cher grand-père, viens. » Vanka plia sa feuille de papier en quatre et la mit dans une enveloppe qu'il avait achetée la veille pour un kopeck... Il réfléchit un instant, trempa sa plume dans l'encre et écrivit l'adresse :

Grand-père, au village.

Puis il se gratte la tête, réfléchit et ajoute : « Constantin Joukov. » Content d'avoir pu faire sa lettre sans être dérangé, il met sa casquette et, sans même jeter sa pelisse sur ses épaules, se précipite dehors en bras de chemise...

Les garçons bouchers, à qui il l'avait demandé la veille, lui avaient dit qu'on jette les lettres dans les boîtes aux lettres, puis qu'on les lève et qu'on les distribue dans le monde entier avec des voitures de poste qui ont des cochers ivres et des clochettes qui tintent. Vanka court à la boîte la plus proche et glisse dans la fente la précieuse lettre...

Une heure après, bercé de douces espérances, il dort à poings fermés... Il voit un poêle en rêve. Sur le bord, jambes pendantes, pieds nus, son grand-père lit sa lettre aux cuisinières... Vioune tournicote autour, la queue frétilante...

5.

Le sonnet

La nouvelle n'est pas le seul type de texte qui joue sur le retournement. Le sonnet en poésie use de procédés similaires mais condensés à l'extrême sur quatorze vers. Tout doit concourir à la chute du dernier vers. La contrainte, affirme Baudelaire, permet d'entrevoir le ciel au travers d'un soupirail. Le sonnet « Le dormeur du val » est de ce point de vue un cas d'école puisque la douceur du paysage paisible et l'abandon de l'endormi contrastent violemment avec l'image finale. La stupéfaction saisit le lecteur; elle donne la mesure des désillusions d'une jeunesse sacrifiée sur l'autel de la guerre et, de façon prophétique, de l'écrasement sanglant de la Commune en 1871.

Arthur RIMBAUD (1854-1891)

« Le dormeur du val »

Les Cahiers de Douai (1870)

(Poésie / Gallimard)

C'est un trou de verdure où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent; où le soleil, de la montagne fière,
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

Pour étudier les textes

- Si vous relisez les textes, l'effet est-il le même ? Que cherchez-vous dans la relecture ? Repérez dans les textes les indices qui préparent le retournement, les mots à double sens, les allusions.
- Montrez que l'essentiel de la surprise repose sur le choix du point de vue narratif.
- Commentez les titres des textes proposés. Quels rapports entretiennent-ils avec la chute de ces textes ?
- Connaissez-vous des films où la dernière image vient remettre en question toute l'intrigue et sa compréhension ?
- Lisez les textes à haute voix et essayez de réfléchir sur la manière de rendre à l'oral l'effet de surprise.

Chronologie

Fred Uhlman et son temps

« ET COMMENT ne pourrais-je rien écrire sur mes parents ? » L'auteur de cette phrase, Fred Uhlman, naît le 19 janvier 1901 à Stuttgart dans la province allemande du Wurtemberg. Sa famille, juive, est implantée depuis le XVIII^e siècle dans la région. Le grand-père de Fred dirige d'une main de fer une entreprise de textile qu'il fait gérer par ses trois fils. Après la Première Guerre mondiale, le père de Fred, Ludwig, se brouille avec ses deux frères et leur cède sa part de l'affaire ; il vivra alors d'une rente annuelle. Les parents de Fred ne sont pas ceux de Hans Schwarz : le couple est mal assorti, les caractères s'opposent. Ludwig est violent, désordonné et peu cultivé ; souvent absent, il se désintéresse de son fils. Les seuls points communs qu'il a avec son personnage littéraire sont l'indifférence religieuse et sa capacité à raconter des anecdotes divertissantes. Or on sait combien Hans sera humilié par

l'attitude de son père venu « distraire » Conrad... La mère de Fred, Johanna Grombacher, est quant à elle frivole et écervelée. Elle cherche sans cesse querelle à son mari. Fred a enfin une soeur (absente du roman) dont il reconnaît qu'il s'en souvient peu. Plus jeune que lui de trois ans, elle a hérité du caractère de sa

mère, ce qui l'éloigne de son frère. Cette distance est tragiquement confirmée pendant la guerre, puisque Erna souhaite à plusieurs reprises quitter l'Allemagne et demande de l'aide à Fred. Mais sur le point de partir, elle hésite, demande à ce que ses meubles soient déménagés et renonce. Elle meurt en se jetant avec son bébé sous un train à destination d'Auschwitz en 1944, tandis que les parents de Fred trouvent la mort en déportation. Si Hans se construit dans une prise de distance avec des parents trop affectueux à son goût, Fred constate que « tous les actes de [sa] vie sont une réaction contre » les siens.

1.

Enfance et adolescence au Wurtemberg

Entre cinq et huit ans, le jeune Fred va à l'école privée

catholique où, seul Juif, il reçoit une éducation profondément antisémite. Il ressort peu de souvenirs de cette période si ce n'est l'apparition un jour de classe d'un jeune garçon, le Comte Moy, fils d'un ambassadeur du Wurtemberg. Fred se lie d'amitié avec lui et ils rentrent souvent ensemble de l'école, mais le Comte ne le fait jamais entrer chez lui. Cet épisode inspire une partie de l'intrigue de *L'Ami retrouvé*.

Au lycée, l'Eberhard Ludwig Gymnasium, il fait la connaissance de la plupart des jeunes garçons que l'on retrouvera au Karl Alexander Gymnasium du roman. Il fréquente les frères Stauffenberg dont l'un sera impliqué dans le complot contre Hitler. Il est

superbement ignoré par le « caviar de la classe » et rappelle qu'il a peu été victime de l'antisémitisme durant ces années, même s'il lui est arrivé de se battre pour défendre des camarades juifs. Élève doué en français, en histoire, littérature et poésie, Fred éprouve des difficultés en latin-grec et en sciences.

Vers onze ans il commence sa collection de trésors romains parmi lesquels une pierre marquée de l'inscription « Legio XXI », qu'on retrouve dans le roman. La Première Guerre mondiale vient interrompre cette monotonie paisible : à la rentrée, beaucoup de ses camarades se sont engagés. L'enfant se souvient qu'on lui demande d'écrire un essai sur la phrase d'Horace « Qu'il est doux de mourir pour sa patrie », variation que l'on retrouve dans *L'Ami retrouvé*. La guerre s'enlise : les professeurs les plus jeunes sont mobilisés. L'adolescent se tourne alors vers sa propre bibliothèque ; et c'est le choc de la lecture à seize ans de *L'Énigme de l'univers* de Haeckel :

Il détruisit le peu de foi religieuse qui me restait tout comme plus tard, la nouvelle de la défaite de l'Allemagne détruisit notre confiance dans le monde des adultes.

L'ouvrage affirme l'inexistence de Dieu et pose le problème de la responsabilité du mal dans un monde qui n'a plus de justification divine et devient scandaleusement injuste. L'Ami retrouvé se fait l'écho de cette crise métaphysique avec la mort des enfants innocents dans l'incendie. Désormais il faut vivre seul, sans explication transcendante. Fred invente la « théorie du comme si » : vivre en sachant que tout est illusoire.

A l'abandon de Dieu correspond celui de l'Allemagne. L'armistice est vécu comme un mensonge.

Fred Uhlman fait partie de cette jeunesse qui espère une réconciliation que le Traité de Versailles ne peut que compromettre ; la République de Weimar qui commence est déjà condamnée. Après les désillusions, c'est la découverte, à vingt ans, de Hölderlin. Suivent Goethe, Rilke, les russes Dostoïevski et Tolstoï, Flaubert, Balzac, Maupassant... tous les livres que le jeune Hans dévoile à Conrad comme autant de trésors à partager. En juin 1920, Fred passe ses examens et brûle ses livres de classe !

1907 Picasso peint Les Demoiselles d'Avignon, débuts du cubisme.

1913 Parution du premier tome d'A la recherche du temps perdu de Marcel Proust.

1914 Début de la Première Guerre mondiale.

9 novembre 1918 Guillaume II abdique, le socialiste Ebert est président de la République.

29 juin 1919 Traité de Versailles.

2.

La vie rêvée

Les études à l'Université

Le jeune étudiant hésite quant au choix de son futur métier. Sa seule certitude est de vouloir quitter la maison familiale ; il rêve d'être artiste, de voyages... Son père, plus terre à terre, met en avant son habileté manuelle et l'engage à devenir dentiste. Fred se rend à Fribourg, s'inscrit en dentaire et renonce au premier cours d'anatomie. Il change d'orientation et comme l'idée de suivre des cours

d'histoire de l'art n'enchante toujours pas son père, il opte pour le droit.

C'est ensuite la vie d'étudiant pendant trois ans : rencontres, fêtes, duels et lectures. Fred passe sa seconde année à Munich et la troisième à Tübingen, ville de Hölderlin. C'est l'époque de la crise en Allemagne: le temps de l'étudiant se passe en révisions et en recherche d'argent, de nourriture et de charbon pour se chauffer. Fred se souvient d'un cours interrompu par l'arrivée d'un jeune noble, beau et mystérieux. L'épisode, joint à celui du « Comte Moy », sera repris dans les deux premiers chapitres de *L'Ami retrouvé*. Fred réussit ses examens et passe ensuite une thèse consacrée à la responsabilité partielle en cas de dédoublement de la personnalité. Les analyses de Hans sur Hamlet (retranscrites dans *La Lettre de Conrad*) en sont une lointaine réminiscence.

1922-1923 Crise monétaire en Allemagne.

1923-1925 Occupation française de la Ruhr.

3.**L'avocat engagé des années 1930**

La période est celle qui semble la plus douce à Fred Uhlman. Les Allemands en 1923 sont rassurés : le putsch de Hitler a échoué, le mark se stabilise. Il reste que l'antisémitisme progresse dans la population. Mais les Juifs du Wurtemberg, il est vrai plus tolérant, semblent l'ignorer.

Fred est avocat stagiaire pendant trois ans à

Stuttgart. En 1927, il est titulaire et s'installe à son compte. Il ne rentre cependant pas dans la norme : ses premières affaires sont insolites et il en plaide même une en vers !

L'Histoire ne lui laisse pourtant guère le temps de plaisanter : les tensions entre les nazis et les communistes se multiplient, le jeune avocat adhère au parti social-démocrate. Mais les élections de 1930 consacrent l'avancée des extrêmes : les nazis sont le parti le plus fort, talonnés par les communistes. En 1932, Fred est président et trésorier de l'Association des avocats du parti social-démocrate du Wurtemberg. Avocat, il est témoin des pressions que les nazis exercent sur leurs adversaires politiques et il constate avec inquiétude la partialité complaisante des juges quand il y a des plaintes.

En 1933, Hitler est élu. Jusqu'aux résultats, Uhlman fera des tournées politiques protégé par ses amis. Au lendemain des élections, ceux-ci sont arrêtés et envoyés en camp de concentration. Uhlman reste encore dix jours à Stuttgart; le 23 mars il reçoit un coup de téléphone d'un de ses amis qui lui transmet un message de la part d'un juge de ses

connaissances : « Dites-lui qu'il fait beau à Paris aujourd'hui. Dites-lui bien aujourd'hui. » Il quitte sur-le-champ l'Allemagne et passe la frontière le 24 mars à trente-deux ans. Le message codé sera repris comme titre français de l'autobiographie d'Uhlman.

1925 Le maréchal Hindenburg accède au pouvoir.

1927 Parution du Temps retrouvé de Proust.

1929 Crise monétaire mondiale.

30 janvier 1933 Hitler chancelier du Reich.

...

...

2 avril 1933 Mort du président Hindenburg,

Hitler devient Führer.

25 avril 1933 Les enfants juifs sont partiellement exclus des universités et écoles.

4.

L'exil et la nouvelle patrie : naissance d'un peintre

Fred Uhlman arrive à Paris le 25 mars et s'adresse 1: à Paul Elsas, membre de sa famille et peintre à Montrouge. C'est le début d'une vie de bohème : les exilés n'ont pas le droit d'exercer une activité rémunérée. Le seul moyen de gagner de l'argent est de créer une entreprise. Uhlman décide dans un premier temps de connaître Paris ; il fréquente les milieux artistiques de l'époque et rencontre André L'hôte, Pablo

Picasso, Giorgio de Chirico, Alberto Giacometti. Il essaie de survivre en montant un projet de cinéma pour enfants, une revue internationale puis en vendant des tableaux. En vain. Il commence à peindre dans l'atelier d'Elsas dès le printemps 1934. Sans formation, il peint des paysages naïfs non sans un certain succès. Il parvient à exposer. Pour vivre, il vend pendant un an (de 1934 à 1935) des poissons exotiques. Mais, n'ayant plus le temps de peindre, il démissionne et songe à partir pour les Philippines. Finalement, il décide d'aller quelque temps séjourner en Catalogne (à Tossa del mar) chez un ami peintre. Arrivé le 1- avril 1936, il rencontre Diana Croft, fille d'un noble anglais. Mais c'est le début de la guerre civile en Espagne et Diana

regagne son pays. Uhlman pense s'engager dans les Brigades internationales, mais il rêve à la jeune fille. Revenu à Marseille le 1^{er} août 1936, il lui téléphone et lui donne rendez-vous à Paris. Moins d'un mois plus tard, le 3 septembre 1936, il est en Angleterre. Il lui faut à présent devenir anglais (d'où le titre anglais de son autobiographie, *The Making of an Englishman*) ; il se fiance et se marie contre l'avis de sa belle-famille le 4 novembre 1936. Il organise un groupe d'artistes réfugiés pour accueillir les nouveaux exilés d'Allemagne. Il recevra ainsi chez lui le peintre viennois Oskar Kokoschka, qui fuit le nazisme. Fred fonde ensuite la Ligue allemande libre pour la culture, dans le but de réunir les réfugiés allemands en Angleterre pour lutter contre les nazis. Entre le 23 mars 1933 et le début de la guerre en 1939, Uhlman retourne à Stuttgart plusieurs fois, il se fait interroger par la Gestapo, revoit ses parents et leur propose de fuir, en vain.

1936 Le Front populaire est au pouvoir en France.

Début de la guerre civile espagnole.

13 mars 1938 Invasion de l'Autriche par Hitler.

29-30 septembre 1938 Conférence de Munich.

15 mars 1939 Entrée des troupes allemandes en Tchécoslovaquie.

Septembre 1939 Invasion de la Pologne et début de la Seconde Guerre mondiale.

5.

Guerre et paix

Une fois la guerre déclenchée, Uhlman, qui est citoyen allemand, est considéré comme un ennemi. Il est donc interné à partir du 25 juin 1940 dans plusieurs camps successifs avant d'être transféré le 1- juillet 1940 sur l'île de Man. Entre-temps, le 3 juillet, son premier enfant, Caroline, est né dans le cottage de l'Essex où la famille s'était installée. Dans le camp, la vie est difficile et l'activité principale des réfugiés est la réalisation de conférences culturelles, puisque la plupart des exilés sont des grands professeurs et des artistes célèbres. Uhlman est libéré le 31 décembre 1940 et regagne l'Essex, où il vivra jusqu'en 1944. Une seconde fois père en 1943, il se consacrera pleinement à son activité de peintre en exposant à plusieurs reprises pendant la guerre. Dans les années 1960, il s'essaie à l'écriture en débutant son autobiographie qui ne sera éditée

qu'en 1985, après sa mort. C'est aussi à partir de 1962 qu'il rédige *L'Ami retrouvé*, longtemps refusé par les éditeurs et finalement imprimé pour la première fois en 1971 en anglais, et en 1978 pour la traduction française. Ce n'est, conformément à sa volonté, qu'après sa mort en 1985 que paraissent *La Lettre de Conrad* (1986 pour la version française) écrite en 1965 et *Pas de résurrection*, s'il vous plaît. Enfin, étranger au cycle des récits précédents, paraît, toujours en 1985, *Sous la lune et les étoiles*.

L'Histoire aura joué un dernier tour à l'avocat devenu peintre en le consacrant tardivement écrivain

et en réalisant à la dernière page de sa vie « sa seule passion, sa plus grande ambition » : devenir un grand artiste.

1940 - 1941 Bataille d'Angleterre.

7 décembre 1941 Attaque de Pearl Harbor, entrée en guerre des États-Unis.

30 janvier 1942 Conférence de Wannsee (où est décidée la « solution finale »).

27 janvier 1945 Libération du camp d'Auschwitz.

8 mai 1945 Fin de la guerre en Europe.

Février 1945 Conférence de Yalta.

1946 Churchill parle de « rideau de fer », débuts de la guerre froide.

1948 *Si c'est un homme* de Primo Levi.

1950 - 1960 Essor du Nouveau Roman en France.

1961 Construction du Mur de Berlin.

1973 Crise pétrolière.

Éléments pour une fiche de lecture

Regarder la photo

- Quel âge peut avoir le jeune garçon ? Vous paraît-il correspondre à l'image que vous vous faites de Hans ou de Conrad ? Quel effet crée l'uniforme sur un garçon aussi jeune ?
- Faites en quelques lignes le portrait du jeune garçon. Caractérissez son regard, son sourire. Imaginez ce qu'il peut penser au moment où Sander prend la photo.
- Demandez à vos parents ou vos grands-parents de vous montrer des photos d'eux quand ils étaient jeunes : quels points communs ont-elles avec la pose du jeune garçon ? Quelles différences repérez-vous ? Ce type de photo existe-t-il encore à notre époque ?
- Pourquoi se fait-on prendre en photo ? Si l'on imagine que le jeune garçon de la photo est mort, quel sens et quelle valeur a cette photo pour nous aujourd'hui ?

Comprendre les personnages

- Le narrateur : quel âge a-t-il au moment où il écrit ?

En 1932 ?

Quand apprend-on son nom et de quelle manière ?

Dressez le portrait de Hans à partir

des éléments du récit. Pourquoi ne sait-on pas grand-chose de son aspect physique ? En revanche, la focalisation interne favorise l'appréhension du caractère de Hans : faites son portrait psychologique.

- Conrad : pourquoi, contrairement à Hans, les notations sur le physique de Conrad et sur son attitude sont-elles plus nombreuses ? Qu'ont en commun les deux jeunes gens ? Qu'est-ce qui les différencie dès le début et ne fera que s'accroître ? Auriez-vous désiré avoir Conrad comme ami ?
- Les parents : comparez les mères de Hans et de Conrad. En quoi les relations avec les parents sont-elles caractéristiques de la période de l'adolescence ? Comment expliquez-vous le passage où Hans est humilié par l'attitude de son père vis-à-vis de Conrad ? Auriez-vous ressenti la même chose ?
- Les camarades : montrez que l'école est une sorte de microsociété avec ses classes sociales, ses marginaux et ses élus, avec ses luttes et ses profits.

- Les professeurs : quelles différences majeures notez-vous entre l'école des années 1930 et celle d'aujourd'hui ? Y a-t-il malgré tout des points communs ? Les professeurs qui interviennent dans le récit jouent-ils un rôle important ?
- Expliquez la phrase p. 10 : « Nous le traitons avec dédain et, de temps à autre, avec cruauté, cette lâche cruauté qui est celle de garçons bien portants à l'égard des faibles, des vieux et des êtres sans défense. » En quoi ce passage préfigure-t-il les grands thèmes développés ensuite ?

Le cadre spatio-temporel

- Essayez de vous procurer une carte de la province du Wurtemberg et repérez les lieux décrits par Hans.
- Déterminez les principaux lieux où se déroule le récit. Comment expliquez-vous que le monde réel autour des deux amis existe si peu ?
- En quoi l'arrivée de Conrad vient-elle bouleverser l'atmosphère de la classe ? Décrivez à votre tour votre classe.
- En quoi les maisons de Conrad et de Hans correspondent-elles à leurs classes sociales ? Les chambres de deux amis reflètent-elles de même leurs caractères et leurs passions ? Pourquoi découvrir l'univers de l'autre est-il si important ?
- Relevez les occurrences du motif de la porte dans le récit : comment les interprétez-vous ?

- Pour les deux adolescents le monde des adultes est un univers étranger : pourquoi leur paraît-il incompréhensible et inquiétant ?

Le traitement du temps et de l'Histoire

- Quels sont les passages où le narrateur intervient pour commenter la manière dont il raconte les faits ?
- Le récit a une tonalité nostalgique : cherchez dans un dictionnaire la signification du mot. Le terme vous paraît-il correspondre à l'atmosphère du roman ? Comment expliquez-vous le rire du narrateur à la fin de l'ouvrage ?
- En cherchant dans des ouvrages d'histoire, retrouvez le détail des lois et interdits qui pèsent sur les Juifs à partir de l'arrivée de Hitler au pouvoir.

Que serait-il arrivé à Hans s'il était resté ? Connaissez-vous des récits ou des témoignages de Juifs qui sont restés en Allemagne ou dans les pays occupés par Hitler?

- Quel rôle jouent la littérature et la culture dans l'ouvrage ? Hans se demande sans cesse pourquoi l'Allemagne de la culture a sombré dans la barbarie : avez-vous des éléments de réponse ?

Sujets

- Invention : si vous n'avez pas lu *La Lettre de Conrad*, écrivez la missive que l'ami de Hans aurait pu lui envoyer du fond de sa prison avant d'être exécuté.
- Argumentation : Conrad tente une dernière fois de convaincre sa mère de lui laisser fréquenter Hans. Rédigez son argumentation.
- Argumentation : Hans et Conrad se demandent quel sens ils peuvent donner à l'existence. Et pour vous, que faut-il faire de sa vie ?

Collège

La Bible (textes choisis) (49)

Fabliaux (textes choisis) (37)

CHRÉTIEN DE TROYES, *Le Chevalier au Lion* (2)

COLETTE, *Dialogues de bêtes* (36)

CORNEILLE, *Le Cid* (13)

Gustave FLAUBERT, *Trois Contes* (6)

HOMÈRE, *Odyssée* (18)

Victor HUGO, *Claude Gueux suivi de La Chute* (15)

Joseph KESSEL, *Le Lion* (30)

Jean de LA FONTAINE, *Fables* (34)

Gaston LEROUX, *Le Mystère de la chambre jaune* (4)

Guy de MAUPASSANT, *12 contes réalistes* (42)

MOLIÈRE, *L'Avare* (41)

MOLIÈRE, *Le Médecin malgré lui* (20)

MOLIÈRE, *Les Fourberies de Scapin* (3)

MOLIÈRE, *Trois courtes pièces* (26)

Charles PERRAULT, *Contes* (9)

Jacques PRÉVERT, *Paroles* (29)

John STEINBECK, *Des souris et des hommes* (47)

Robert Louis STEVENSON, *L'Étrange Cas du docteur
Jekyll et de Mr. Hyde* (53)

Michel TOURNIER, *Vendredi ou la Vie sauvage* (44)

Fred UHLMAN, *L'Ami retrouvé* (50)

Jules VALLÈS, *L'Enfant* (12)

Paul VERLAINE, *Fêtes galantes* (38)

Jules VERNE, *Le Tour du monde en 80 jours* (32)

Oscar WILDE, *Le Fantôme de Canterville* (22)

DANS LA MÊME COLLECTION

Lycée

La poésie baroque (anthologie) (14)

Le sonnet (anthologie) (46)

Honoré de BALZAC, *La Peau de chagrin* (11)

Charles BAUDELAIRE, *Les Fleurs du mal* (17)

Albert CAMUS, *L'Étranger* (40)

Albert COHEN, *Le Livre de ma mère* (45)

Pierre CORNEILLE, *Le Menteur* (57)

Marguerite DURAS, *Un barrage contre le Pacifique* (51)

Gustave FLAUBERT, *Madame Bovary* (33)

Sébastien JAPRISOT, *Un long dimanche de fiançailles* (27)

Charles JULIET, *Lambeaux* (48)

Pierre Choderlos de LACLOS, *Les Liaisons dangereuses* (5)

Jean de LA BRUYÈRE, *Les Caractères* (24)

Madame de LAFAYETTE, *La Princesse de Clèves* (39)

MARIVAUX, *L'Île des esclaves* (19)

Guy de MAUPASSANT, *Le Horla* (I)

Guy de MAUPASSANT, *Pierre et Jean* (43)

MOLIÈRE, *L'École des femmes* (25)

MOLIÈRE, *Le Tartuffe* (35)

MONTESQUIEU, *Lettres persanes* (56)

Alfred de MUSSET, *Lorenzaccio* (8)

OVIDE, *Les Métamorphoses* (55)

François RABELAIS, *Gargantua* (21)

Jean RACINE, *Andromaque* (10)

Jean RACINE, *Britannicus* (23)

Nathalie SARRAUTE, *Enfance* (28)

DANS LA MÊME COLLECTION

William SHAKESPEARE, *Hamlet* (54)

Vincent VAN GOGH, *Lettres à Théo* (52)

VOLTAIRE, *Candide* (7)

VOLTAIRE, *L'Ingénu* (31)

Émile ZOLA, *Thérèse Raquin* (16)

Composition Bussière

Impression Novoprint

à Barcelone, le 02 janvier 2006

Dépôt légal : janvier 2006

1^{er} dépôt légal dans la collection : août 2005

ISBN 2-07-031872-9/Imprimé en Espagne.

142329



August Sander, 1876-1964
Fahnenjunker, vers 1944

Dans Folioplus classiques, le texte intégral, enrichi d'une lecture d'image, écho pictural de l'œuvre, est suivi de sa mise en perspective organisée en six points.

Vie littéraire > **Une histoire dans l'Histoire**

L'écrivain à sa table de travail > **Écrire pour vivre, écrire pour revivre**

Groupement de textes thématique > **Variations sur l'amitié**

Groupement de textes stylistique > **La théorie du faucon ou l'effet de chute**

Chronologie > **Fred Uhlman et son temps**

Fiche > **Des pistes pour rendre compte de sa lecture**

folioplus
classiques

du **XX^e** siècle

Recommandé pour les classes de collège

✠ ISBN 2-07-031872-9 A31872

F7

9

